



N°

Vol.

Comp. *61* Tabl. *12.23*

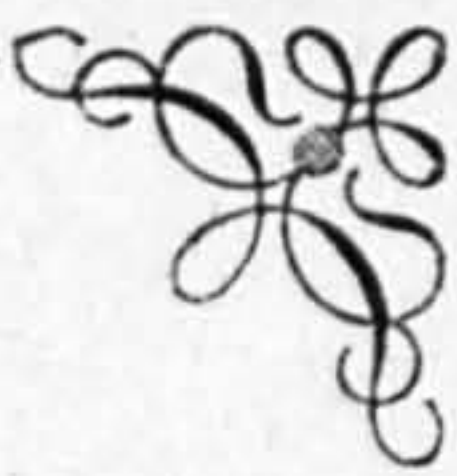
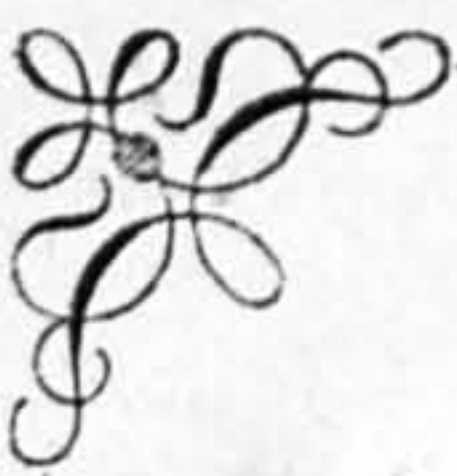


Q 6124

Bibliothèque publique
de Neuchâtel.

294 876

150 N. 17322.
61. 12. 23
61. 223.
Q 6124



—•••—
HISTOIRE

D'UN

PROSCRIT DE 1793

~~~~~  
**NOUVELLE NEUCHATELOISE**

PAR

**NUMA DROZ**

De mon pays ne me parlez-vous pas?  
(BÉRANGER)

**CHAUX-DE-FONDS**  
**IMPRIMERIE DU NATIONAL SUISSE**

—  
**1869**





HISTOIRE

D'UN

PROSCRIT DE 1793



SOUVENIRS D'UN VIEUX MONTAGNARD



HISTOIRE

D'UN

PROSCRIT DE 1793



NOUVELLE NEUCHATELOISE

PAR

NUMA DROZ

De mon pays ne me parlez-vous pas ?

(BÉRANGER)

CHAUX-DE-FONDS

IMPRIMERIE DU NATIONAL SUISSE



1869



SOUVENIRS D'UN VIEUX MONTAGNARD

HISTOIRE

PROSCRIT DE 1793

NOUVELLE NEUCHÂTELOISE

NUMA DROZ

*A consulter sur place*

*Q 6124*

IMPRIMERIE DE NATIONAL SUISSE



Je ne suis pas un servile admirateur du passé ; mais j'ai souvent regretté l'espèce de dédain ou d'oubli qui semble s'attacher à notre histoire et à nos mœurs nationales, à nos mœurs surtout qui vont se perdant tous les jours et dont on aura peine à retrouver la trace, une fois disparues. L'histoire d'un simple homme de notre peuple, ses mœurs, ses joies, ses souffrances, ses passions, l'influence des événements politiques sur sa condition, ont toujours eu pour moi plus d'attrait que la nomenclature momifiée des généalogies comtales ou baronnales de nos suzerains. A ce point de vue, il m'a paru possible et désirable, sinon facile, de faire revivre sous la forme de récits populaires telle ou telle époque de notre passé, et, pour cela, de restituer par l'imagination aux mœurs et aux représentants des générations disparues la physionomie,



## II

le mouvement qui leur étaient propres, leur originalité, leur poésie, je dirai même jusqu'à leur fard. L'entreprise m'a souri; je m'y suis hasardé, et cette nouvelle en est le premier résultat.

Le sujet est de ceux qui m'ont longtemps préoccupé. Tout enfant, j'aimais à entendre les longs récits de nos veillées sur les choses du temps passé; lorsque des loisirs d'écolier me conduisaient dans la maison de mes grands-parents, je ne me lassais pas de les interroger sur les usages qui avaient cours dans leur jeunesse, distante d'un demi-siècle; plus les détails étaient familiers, plus ils me ravissaient; la vue des meubles antiques qui garnissaient leur chambre, me plongeait aussi dans de profonds étonnements (j'allais dire méditations, si le mot n'était trop prétentieux); et au sortir de leurs entretiens, bien souvent le soir avant de m'endormir, ou le matin, tout éveillé, j'y pensais longuement.

A cette attraction du passé, s'est joint plus tard un autre sentiment que j'éprouve quelque embarras à rendre. On a tellement médité du climat et des habitudes de nos Montagnes, qu'il semblerait que nous vivons dans une petite Sibérie, dénuée de tous charmes et de toute compensation. J'avoue, à vrai dire, pour prendre un autre extrême de comparaison, que les Montagnes neuchâtelaises ne sont pas non plus une Arcadie; mais la sévérité des paysages élevés du Jura, nos hivers secs et froids, nos étés tempérés, nos splendides automnes, et par



### III

dessus tout la cordialité aimable et vive de notre population, constituent aussi des agréments qui ne sont pas à dédaigner, tant s'en faut. « Il n'est point de petite patrie », dit un proverbe populaire ; et l'œil du vrai montagnard se reposera toujours avec plus de plaisir, quoi qu'on en dise, sur un bouquet de sapins dans un pâturage fleuri, que sur la végétation luxuriante des pays de la plaine. — C'est également le désir de faire voir sous leur véritable jour nos pittoresques Montagnes, qui m'a suggéré le projet que je mets aujourd'hui à exécution.

Si l'on tient compte de ces deux sentiments, on comprendra comment j'ai été tenté de reproduire ces récits du passé, ces mœurs, cette nature que j'affectionne, de fixer l'un de ces souvenirs d'histoires de grands-parents qui flottent encore dans ma mémoire, et pourquoi aussi j'ai choisi comme encadrement de ces tableaux montagnards l'époque de 1793, si agitée par contre-coup pour notre petit pays. J'ai vu dans ce choix un avantage que j'ai saisi avec ardeur, celui de montrer par quel enchaînement de circonstances le peuple neuchâtelois a été enfin gagné à la cause de la liberté, puisque de l'époque dont je parle, datent aussi pour nous les idées nouvelles d'émancipation, qui ont réussi heureusement à triompher le 1<sup>er</sup> Mars 1848.

Je ne me dissimule pas que ma tentative sera jugée diversement : les uns la trouveront insuffisante, je ne suis pas éloigné de croire qu'ils ont raison. D'autres n'y verront qu'un prétexte à des récrimi-



#### IV

nations inutiles; je puis leur assurer qu'il n'existe pas d'intention pareille dans ma pensée; mon seul but a été de raconter avec les couleurs et l'impression de l'époque, ce qui a dû ou simplement pu se passer. D'autres encore contesteront l'authenticité de certains détails; je me borne à leur répondre que j'ai puisé à deux sources : l'histoire et la tradition; toutes les fois que j'ai pu les confronter ensemble et avec les écrits plus ou moins impartiaux du temps, je n'y ai pas manqué. En somme, ce récit est une œuvre d'imagination, sous laquelle on retrouvera sans peine la vérité historique.

Quant au style, il m'a paru dicté par la nature même du récit; j'aurais pu le surcharger d'un plus grand nombre d'expressions locales, je ne l'ai pas fait, et l'on comprendra facilement pourquoi. J'ai supposé un grand-père racontant lui-même à son petit-fils les troubles politiques auxquels sa jeunesse fut mêlée : le brave homme est peut-être un peu sentencieux, parfois il s'étend avec trop de complaisance sur des détails favoris, mais tel qu'il est, j'espère néanmoins qu'il plaira. Je lui laisse maintenant la parole.

N. D.



# HISTOIRE

## D'UN

# PROSCRIT DE 1793.

---

### I

Vois-tu, — me disait mon grand-père quand nous allions ensemble, par les beaux dimanches d'automne, visiter sur la montagne la nouvelle plantation de sapins, les toises de bois coupées pendant la semaine, ou les vaches au pâturage; — vois-tu, Eugène, je suis bien vieux, bien cassé, et pourtant mon cœur se réchauffe encore lorsque je pense à tout ce que nous avons souffert, nous, les patriotes de 1793, les sans-culottes neuchâtelois, comme on nous appelait. C'était un rude temps pour chacun, te dis-je. Les meilleurs étaient proscrits; et quand, l'ennui plein le cœur, ils partaient par les nuits sombres, de France et du Vallon, où ils vivaient en exil, pour venir embrasser leurs familles et leurs amis, le gouvernement



les faisait traquer comme des loups. On les chassait avec des faux, avec des fourches, avec des fusils. Toute arme était bonne contre ces malheureux exilés, qui avaient commis le crime de vouloir l'indépendance du pays. Non, jeunes gens, vous n'avez pas vu, et vous ne verrez jamais de choses pareilles.

Dans ce temps-là, peu de journaux entraient au pays ; les nouvelles n'allaient pas si vite qu'aujourd'hui ; on ne lisait guère que les almanachs et quelques papiers français. Les communications même n'étaient pas faciles ; c'était une grande entreprise que de faire un voyage de vingt lieues ; bien des gens, avant de se mettre en route, faisaient venir le notaire et signaient leur testament. Les chemins étaient mal entretenus et les forêts peu sûres. On était toujours dans la crainte de se rompre le cou, ou d'être détroussé au coin d'un bois.

Cela n'empêchait pas d'apprendre, cependant, que les affaires n'allaient pas pour le mieux, là-bas, en France. Le peuple était mécontent, non sans raison : on avait épuisé ses terres, appauvri les provinces. Les impôts devenaient toujours plus lourds ; et tandis que les grands de la cour se divertissaient, le pauvre peuple mourait de faim. La France ressemblait à un sapin qui dépérit : les branches du haut absorbaient tout, celles du bas se desséchaient misérablement.



Dans la principauté, nous avions aussi nos griefs. Les nobles du chef-lieu, au nom d'un roi qui régnait à Berlin, gouvernaient selon leur bon plaisir et accablaient le peuple de vexations et d'impôts. Ils n'avaient guère pour chauds partisans que les maires, les ministres et leur entourage. Aussi, deux camps s'étaient formés dans le pays; bien des familles vivaient désunies, le père contre le fils, le frère contre le frère. Déjà en 1762 et en 1767 des troubles avaient eu lieu. En 1786, à la mort de Frédéric-Guillaume II, un grand nombre de bourgeois de Valangin refusèrent de prêter le serment. Aux Montagnes et au Val-de-Travers, le gouvernement manquait surtout d'appui, et il le savait. Au Vignoble, tout le monde ne l'aimait pas non plus, mais on n'osait pas le dire aussi haut.

Tu penses bien, Eugène, que ce ne fut pas une nouvelle bien gaie pour le gouvernement d'apprendre que la France se soulevait. Les têtes fermentaient aussi chez nous, et ces messieurs du chef-lieu tremblaient.

Il est vrai que les patriciens de Berne, qui avaient épousé les filles des riches nobles neuchâtelois, leur promettaient des troupes en cas d'émeute. Mais, vois-tu, tout cela ne les empêchait pas d'avoir peur.

Je veux maintenant te raconter ce qui se passa et ce que j'ai vu. Tu pourras redire un jour les mêmes choses à tes enfants, et ainsi tu leur apprendras à aimer la



liberté, quand ils sauront combien les grands-pères ont dû souffrir pour que leurs petits-fils pussent vivre tranquilles, libres et heureux.

En 1789, j'étais bien jeune, comme tu penses. Je demeurais aux Eplatures, dans la maison que nous habitons encore aujourd'hui, et où j'espère mourir.

Mon père, comme alors presque tous les habitants des Montagnes, était horloger et agriculteur : horloger l'hiver et par les jours de pluie, agriculteur dans la belle saison.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour me revoir au milieu de ma famille. Je revois mon père avec ses favoris déjà grisonnants, sa tête un peu chauve, assis devant son établi, la loupe à l'œil et la lime ou l'archet à la main ; — ma bonne mère, allant et venant par la maison, de la chambre à la cuisine, de la cuisine à la grange et au grenier, toujours active, toujours dévouée ; — ma sœur aînée, feu ta grand'tante, que tu as encore connue, mais déjà vieille, toute ridée, tout affaissée, n'étant plus, tu peux comprendre, la jeune fille rieuse et bonne qui me prenait dans ses bras quand j'étais tout petit, et s'en allait avec moi dans la côte pour me cueillir des framboises et des myrtilles.

Je revois aussi la chambre et son ameublement antique : la grande commode à tiroirs arrondis et munis de poignées de cuivre moulé ; — la pendule aux aiguilles de



laiton dans son cabinet de bois noir, où nous étalions les sucreries de Noël, l'œuf rouge gravé de Pâques, la poupée en porcelaine de ma sœur, bref, tous les brimborions que nous voulions conserver; — les chaises aux jambes torses, au dossier sculpté et aux housses quadrillées; — les grands portraits de famille appendus aux parois; — et puis, dans un coin, le lit à deux étages de paillasses avec ses rideaux à ramages et sa couverture rouge rayée de bleu; — sur la fenêtre à gauche, les vases de fleurs, les rosiers, les géraniums, les résédas; et sur le poêle en faïence peinte, la cage où le canari et la femelle de chardonneret nichaient ensemble.

C'était ma sœur qui soignait les fleurs, les arrosait le matin, rattachait les branches croissantes et ôtait les feuilles mortes. J'avais le soin des oiseaux: tous les matins, je nettoyait leur cage, puis je remplissais leur auge de chanvre bien pilé et leur jatte d'eau bien claire. Le canari était très familier; quand j'ouvrais la cage, il volait sur mes épaules, se perchait sur mon doigt, becquetait dans ma main; ou bien, quand je l'appelais pendant le jour, il sifflait, en penchant sa petite tête jaune d'un air mutin comme pour m'agacer.

Nous avions aussi un gros chien d'arrêt et un chat; le chat était toujours dans la grange, où il était devenu si sauvage que ma mère seule pouvait l'approcher. Quant à



Diamant, c'était une bonne et fidèle bête, que mon père avait dressée pour la chasse, et qui nous était bien attachée à tous. Hors le temps de la chasse, Diamant passait presque toutes ses journées couché sous l'établi de mon père ; seulement le matin, à midi et le soir, Diamant s'approchait de la porte en gémissant ; on lui ouvrait, il sortait en courant, et, une heure après, jamais il ne manquait d'être de retour. C'était, comme tu vois, un chien parfaitement élevé.

Je me rappelle encore que, devant la maison, il y avait un vaste jardin, enclos d'un vieux mur. Ma mère et ma sœur y semaient des légumes et y plantaient des carrés de choux. Moi, je m'étais réservé tout un coin de terre pour y mettre des fleurs, que je soignais dans mes loisirs. J'avais aussi construit vers le mur une petite tonnelle, que j'avais entourée de plantes de lierre et de jeunes lilas. Dans l'intérieur, j'avais établi un banc et une petite table ; et quand mes plantes commencèrent à donner un peu d'ombre, c'était mon bonheur de voir ma mère et ma sœur porter leur ouvrage, dans les chaudes après-dînées, sous la petite tonnelle, et de les entendre dire qu'elles s'y trouvaient mieux que la reine de France dans ses beaux jardins de Versailles et de Trianon.

Si je te parle de tous ces détails, c'est que, à mesure que la tête devient grise, le cœur aime tout ce qui rap-



pelle les jeunes années, et l'on ne trouve plus guère de bonheur que dans le souvenir du bonheur d'autrefois. Aussi les jeunes gens disent parfois que la vieillesse est radoteuse, parce qu'elle raconte toujours les mêmes histoires.

## II

L'hiver, pendant les longues veillées, quelques voisins et voisines, parfois des parents du village, venaient nous voir. Mon père continuait son travail à l'établi; les voisines, qui apportaient leurs coussins à dentelle et leurs globes de verre remplis d'eau, s'installaient autour de la grande lampe de ma mère, et faisaient aller leurs fuseaux sur le drap vert; les voisins s'asseyaient par groupes dans la chambre en fumant leur pipe. Quant à moi, le plus souvent je m'arrangeais sur le banc du poêle bien chaud, où je ne tardais pas à m'endormir au bruit de la lime de mon père, des fuseaux des dentellières et des propos qui s'échangeaient.

Les conversations roulaient d'habitude sur le temps, sur l'ouvrage, sur le prix des denrées, sur la dernière vache engraisée et le dernier porc mis à la cheminée. On s'occupait aussi des enterrements, des baptêmes, des publications de bans de mariage à l'église; parfois, mais



rarement encore à cette époque, des nouvelles du jour. — A neuf heures régulièrement, mon père ôtait sa loupe de l'œil, se levait de sa chaise ronde, en disant : « Mère, n'as-tu point quelque chose à nous servir ce soir ? une tranche de jambon, un peu de salé, des fruits, avec un doigt de vin ? » — « Je vais voir ce qu'il y a », disait ma mère. Et elle sortait. Les femmes serraient leur dentelle, les hommes laissaient s'éteindre leurs pipes, pendant que ma mère et ma sœur préparaient la table, qu'elles couvraient de gobelets d'étain et d'assiettes du même métal.

Moi, on m'envoyait au lit, parce qu'il ne convient pas, disait ma mère, que les enfants veillent tard et, mangeant déjà tout le jour, se remplissent encore l'estomac pour dormir. De ma chambre, dans laquelle je montais par la trappe située au dessus du poêle, j'entendais le bruit des fourchettes. A dix heures, les voisines allumaient leurs lanternes. Chacun serrait la main à mon père, disait bonsoir à ma sœur, et ma mère accompagnait tout le monde jusque sur la porte de la maison, en leur donnant encore un : Dieu vous aide ! au départ.

Parmi les voisins qui venaient d'habitude à nos veillées, il y en avait deux qui demeuraient tout proche, dans la maison au dessus du petit sentier. C'étaient le père Jérôme et son neveu Gaspard. Jérôme ne s'occupait pas



d'horlogerie, mais seulement de ses champs et de ses prés, dont il avait un grand nombre. Il avait aussi quinze vaches et quelques bœufs à l'écurie, et deux chevaux pour les labours; il tenait une fromagerie et vendait en outre du lait au village. Avec cela, tu peux comprendre, un grand train de maison et plusieurs domestiques.

C'était un brave cœur d'homme, mais une tête obstinée. Quand il avait une fois une idée, le bon Dieu ne la lui eût pas ôtée. Chez nous, il s'asseyait d'habitude vers la commode, près du lit, et parlait peu. Si quelque chose n'était pas à son gré, d'ordinaire il ne disait rien, mais tirait rapidement plusieurs bouffées de sa longue pipe de porcelaine, l'ôtait de sa bouche comme s'il allait parler, puis la replaçait entre ses dents avec un mouvement brusque, et ne manquait jamais d'enfoncer encore un peu plus son bonnet de soie noire sur l'oreille droite.

Tu te souviens d'avoir vu son portrait dans la chambre de ta grand'mère: il est bien là au naturel, tel que je l'ai connu dans ma jeunesse, avec ses courts favoris, ses cheveux raides, ses lèvres pincées, ses yeux gris, l'air sévère, mais, je t'assure, probe et intègre au fond.

Jérôme était veuf. Sa femme, morte il y avait déjà longtemps, était Bernoise d'origine et ne lui avait laissé qu'un enfant, une fille, Louise, dont j'aurai quelquefois à te parler.



Quant au neveu Gaspard, je ne l'aimais pas. Il ne faut pas médire de ceux qui ne sont plus; aussi je garde pour moi tout ce que je pense encore sur son compte. Il était né dans la Suisse allemande, et avait servi plusieurs années en Prusse. Depuis qu'il était chez son oncle, il ne jouissait pas d'une bonne réputation, et on disait même qu'il recrutait pour le compte de l'armée prussienne. Le fait est qu'il avait dérouté plusieurs jeunes gens auparavant très rangés, et qui tous avaient fini par s'engager pour Potsdam.

Gaspard était donc connu comme un mauvais sujet et un ivrogne. Ces vieux soldats ont presque tous ainsi quelques défauts, et cela est bien compréhensible: l'oisiveté du service de garnison engendre de mauvaises pensées, et à la guerre, le cœur s'endurcit quand on fait métier de détruire son semblable.

On avait souvent dit à Jérôme: « Pourquoi gardez-vous votre neveu? C'est un garnement qui court les auberges au village, fréquente les lieux les moins honorables, se trouve mêlé dans toutes les rixes, dans toutes les histoires scandaleuses. Il ne fait pas honneur à votre maison, ni à votre famille. »

Jérôme avait répondu: « Meunier est maître dans sa maison. Je sais ce qui me convient et ne m'occupe pas d'autrui. Gaspard est chez moi et y restera, s'il lui plaît, tant que je vivrai. Ainsi, ne m'en parlez plus. »



Il est vrai de dire que Gaspard était un rude travailleur, et s'entendait bien à diriger une ferme.

### III

Toutes ces choses, Eugène, je me les rappelle comme si c'était hier: je me souviens aussi que lorsqu'on commença à s'occuper dans nos veillées de ce qui se passait en France, lorsqu'on racontait les misères du peuple, la résistance du tiers-état, la prise de la Bastille, les discours éloquents de Mirabeau, lorsque mon père comparait ces choses avec les affaires du pays et que ma mère, effrayée, disait: « Bon Dieu, comment tout cela va-t-il finir ? » — alors j'écoutais et ne dormais plus.

A cette époque, les émigrés commencèrent à arriver dans la principauté; — nos nobles n'avaient eu qu'à leur faire signe de la main pour qu'ils accourussent par grandes troupes. Heureux ceux qui prirent l'avance, car l'ordre vint bientôt de Paris de ne plus les laisser passer à la frontière française. Tous les cantons suisses qui craignaient la Révolution, s'empressèrent de leur fermer les portes. Seul, le gouvernement de Neuchâtel les protégeait, et cette protection causa la ruine du pays.

Je t'ai dit qu'ils arrivaient d'abord par grandes troupes; mais quand la frontière française fut fermée, ils ne vin-



rent plus qu'à la débandade, rarement plus de deux ou trois ensemble. Ils traversaient le Doubs de nuit, déguisés en paysans, en mendiants, en soldats. La plupart étaient des prêtres réfractaires, qui n'avaient pas voulu prêter le serment de fidélité à la nation, et qui accouraient sur notre sol pour pouvoir comploter plus à l'aise contre leur patrie.

J'ai toujours pensé que c'est une bien belle chose de voir un petit pays comme le nôtre devenir la terre d'asile de toutes les infortunes; mais quand des étrangers profitent de la protection qu'on leur accorde pour mettre dans l'embarras un petit peuple honnête et tranquille, je dis que ces gens-là sont indignes de notre hospitalité, et qu'ils souillent la terre qui les reçoit.

Tu peux croire que, dans nos Montagnes, ils n'étaient pas vus de très bon œil; les bourgeoisies de Valangin, de Neuchâtel et de Boudry les accueillaient mal, et c'est dans la juridiction du Landeron qu'ils allèrent presque tous se fixer. La première conséquence qui en résulta fut de faire renchérir toutes choses effroyablement, et tu vas comprendre pourquoi.

La plus grande partie des montres et des dentelles qu'on fabriquait dans le pays se vendait en France; et, en échange, la France nous envoyait les denrées que notre sol ne produit pas en grande quantité ou qu'il ne produit pas du tout.



Mais, comme notre gouvernement tolérait les émigrés, la Révolution française fit border exactement les rives du Doubs de gardes et de troupes, qui empêchaient même les vivres de passer. La France ne voulait pas nourrir ses ennemis.

La misère devint générale; le pain était rare et cher, et les denrées qu'aurait pu nous fournir le Bas, la France étant fermée, servaient à peine à l'alimentation des prêtres qui fourmillaient au Landeron. J'ai vu, par ce temps de cherté, l'émine de pommes à 42 batz et la livre de beurre à 7 batz, somme énorme pour l'époque.

En vain les trois bourgeoisies firent-elles des remontrances à celle du Landeron; en vain envoyait-on des suppliques au gouvernement. Les impôts, bien loin de diminuer, étaient augmentés; et tandis que le pauvre peuple était exposé à mourir de faim, sais-tu à quoi on employait notre argent? . . . . A faire venir, au lieu de blés et de farines d'Allemagne, des boulets et de la poudre pour remplir les arsenaux; car, te dis-je, le gouvernement avait peur: peur du peuple, peur de la France, peur de tout le monde. Rien n'est plus terrible que d'entendre le peuple gronder, et demander du pain, et refuser de payer les dîmes. Dans ces moments-là, vois-tu, saigner la bourse du peuple, c'est souvent plus que lui saigner le cœur. Tu conçois qu'on ne se laisse pas prendre volon-



tiers un argent destiné à nourrir sa famille, et surtout qu'on ne veut pas le voir dépenser en vains achats ou envoyer à un souverain étranger, comme c'était alors le cas. Aussi, toutes ces choses fermentaient en nous et n'avaient besoin que d'une occasion pour éclater.

#### IV

En 1791, je faisais mon instruction religieuse. Chaque dimanche, le ministre ne manquait pas de tonner en chaire contre la Révolution française et contre les libéraux. A l'entendre, c'étaient eux qui étaient la cause de tous les maux dont la terre souffrait; c'était leur faute si l'herbe ne poussait pas, si les champs ne rendaient rien, si le soleil restait de longs jours caché derrière de froids nuages.

Au catéchisme, le ministre, qui savait que mon père avait des idées libérales et lisait Voltaire et Jean-Jacques, avait parfois des paroles blessantes à mon adresse. Je m'étais plaint à la maison, et mon père voulait m'envoyer au pays de Vaud, chez son frère, pour faire ma première communion. Mais j'avais refusé, parce que, en dépit de l'aigreur de M. le ministre, quelque chose m'attirait et me retenait à ses leçons.



Eugène, tu vas sur tes vingt ans, et tu peux comprendre ces choses. Je vais donc tout te dire, franchement.

Je t'ai parlé de notre voisin Jérôme et de son neveu Gaspard. Je t'ai aussi parlé de Louise, sa fille.

Louise était à peu près du même âge que moi. Quand nous étions tout jeunes, nous vivions en bons camarades; nous passions toutes nos journées ensemble à courir dans les bois, dénichant les pinsons, grimpant au haut des aliziers, tendant des lacets pour les grives; dans la saison des foin, nous nous roulions dans les grandes meules; en automne, nous faisions des *torrées* près des noisetiers ou sous les sapins tout en gardant les vaches; ou bien l'hiver, nous allions au haut du pré avec le petit traîneau, et nous descendions sur la neige durcie, emportés comme une flèche, en riant aux éclats.

Après la mort de sa mère, Louise avait quitté la maison et était allée passer quelques années chez sa tante, au canton de Berne. Lorsqu'elle revint, elle était toute grandie, elle portait de longues robes et je n'osais plus lui parler comme avant. S'il m'arrivait de la rencontrer qui descendait sur le petit chemin, il me semblait que mes joues s'allumaient; mes yeux y voyaient trouble, et souvent j'aimais mieux prendre à travers le pré, comme si j'allais chez le voisin Jean-Louis, que d'être obligé de lui dire



en passant : « Bonjour, Louise, comment va-t-on à la maison ? »

Louise était aussi catéchumène. Le dimanche matin ou après dîner, selon la saison, je la guettais de ma fenêtre quand elle descendait, son psaume à la main, pour aller au catéchisme, et j'attendais toujours qu'elle eût passé avant de me mettre en route à mon tour. Je la suivais de loin ; si elle s'arrêtait à causer avec une connaissance, je m'arrêtais aussi ou bien je ne marchais plus qu'à petits pas, tant j'étais timide et craintif. Mais il n'aurait pas fait bon qu'en chemin, un mauvais garnement fût venu la taquiner et lui dire ceci ou cela. Dans ma colère, je ne sais pas ce qui serait arrivé à l'insolent.

Pendant toute la leçon, je regardais Louise à la dérobée. Quand son tour venait de répondre, j'avais des craintes et des tressaillements, et sa voix me semblait la plus belle musique du monde.

A la maison, j'étais devenu sauvage, taciturne et maussade. Dans mes moments de loisir, je me tenais d'habitude sous la tonnelle, où je restais parfois le soir bien tard. D'autres fois, je m'enfermais dans ma chambre à penser à Louise, ou bien à relire un livre que je savais déjà presque par cœur ; car alors, on n'avait pas beaucoup de volumes, mais on les lisait souvent ; et si on savait moins qu'aujourd'hui, ce peu, on le savait bien. Ce n'est



pas la multitude des livres qui fait les hommes intelligents, c'est le bon sens et la réflexion.

Depuis quelque temps, je m'étais mis à l'horlogerie et je travaillais à côté de mon père, qui se montrait content de mon assiduité et me disait souvent que je finirais par « faire aussi un horloger. » Il louait mon travail juste assez pour m'encourager, comme il convient avec les jeunes gens.

De mon temps, les apprentissages se faisaient ainsi presque tous en famille; on s'en trouvait mieux; les enfants ne prenaient pas au dehors des habitudes dépensières; ils ne rentraient pas à la maison pour dire arrogamment à leur père: « Je ne te dois rien, ce n'est pas toi qui m'a appris à gagner ma vie. » Chacun restait à sa place au foyer de famille, on continuait à manger le même pain, à s'aimer, à se respecter; et quand le père et la mère devenaient vieux, on les soignait sans murmures, par habitude et par affection. Crois-moi, Eugène, s'il y a de bien bonnes choses par le temps qui court, il y en avait aussi de bonnes au temps passé, et qu'on a eu tort d'abandonner. Tels étaient, en particulier, l'amour du foyer domestique et le respect de la famille.

Je me souviens que mon grand bonheur était de voir arriver le dimanche, à cause de la leçon de catéchisme. Le samedi soir, j'étais tout joyeux. Je chantais en rangeant



mon établi et en préparant mes habits pour le lendemain. J'allais me coucher de bonne heure, et, tôt réveillé, je m'endimanchais, je sortais; puis tout en sifflant, chantant, bâtissant de beaux projets d'avenir, je faisais de grands tours dans le bois, d'où je revenais pour déjeuner.

Le dimanche après-dînée, la leçon finie, je me sentais moins joyeux, j'étais même triste en songeant qu'une semaine se passerait peut-être avant de revoir Louise. Le plus souvent, je rôdais dans la forêt au dessus de la maison de Jérôme; ou bien, prenant un livre, j'allais m'asseoir sous le grand tilleul qui est près du *passoir*. De là, je surveillais la ferme, j'écoutais les moindres bruits qui en sortaient; je voyais, quand le soir venait, Gaspard et les domestiques conduire les bêtes à l'abreuvoir. Un mince filet de fumée s'élevait au dessus du toit, l'ombre des arbres s'allongeait sur le pré, et je restais là, espérant que peut-être Louise sortirait elle-même pour puiser l'eau à la citerne. La porte s'ouvrait, et presque toujours, c'était Lisbeth, la grosse servante, qui apparaissait sur le seuil, son baquet à la main. Mais parfois aussi, c'était Louise, et alors je m'enfuyais précipitamment comme si j'étais pris en faute.



## V

Or, il faut te dire que depuis quelque temps, Jérôme et Gaspard ne venaient plus si souvent à la veillée chez mon père. Des dissentiments avaient eu lieu entre eux à propos des affaires du jour; des paroles un peu vives avaient même été échangées; car Jérôme, par habitude et par obstination, tenait au gouvernement, tout à l'opposé de mon père, qui approuvait, lui, la Révolution française, non dans ses excès, mais dans les grandes et belles choses qu'elle avait produites.

Quant à Gaspard, faut-il te répéter que c'était un triste sujet, qui avait mangé le pain du roi de Prusse et qui aurait trahi père et mère pour le compte du gouvernement.

Cependant, nous conservions des relations amicales; nous nous disions bonjour en nous rencontrant, et nous étions toujours prêts à nous rendre des services de bon voisinage, comme de nous prêter à l'occasion quelque ustensile ou un outil d'agriculture, ou de nous donner un coup de main dans les grosses saisons.

Ce fut sur ces entrefaites que je fis ma première communion et qu'arriva, peu après, le mariage de ma sœur.

Eugène, je pourrais te raconter le jour de la ratification



tout en détail, je pourrais te dire comment nous nous redressions tous, garçons et filles, dans nos habits neufs. J'avais alors dix-sept ans révolus, et depuis lors, je n'ai plus grandi d'une ligne; mes habits de communion sont toujours restés à ma taille, et comme je ne les ai mis que pour les grandes circonstances, j'espère, selon la coutume, que c'est dans ces habits que mes enfants m'enseveliront, quand mon heure viendra.

Mais je pourrais surtout te parler de Louise, te dire combien je la trouvais jolie avec ses yeux bleus sous son bonnet blanc et sous son long voile noir. Pendant plus d'un mois, elle ne me sortit pas de la tête, et j'en rêvais toutes les nuits.

Ma sœur était fiancée à ton grand-oncle Philippe, qui demeurait au village; elle préparait son trousseau, filant, cousant et tricotant presque nuit et jour. Les femmes tenaient alors à avoir beaucoup de linge, beaucoup de toile fine, et n'étaient pas contentes si on ne trouvait dans leur armoire, après leur mort, un ou deux rouleaux de toile et quelques pièces de leur trousseau qu'elles n'eussent jamais portées.

Je me réjouissais beaucoup d'être de la noce, parce que j'espérais que Louise en serait aussi. Mais tu peux te figurer ma surprise et mon contentement quand un soir, Marguerite me dit :



« Philippe a pensé à toi comme ami de noces, et moi, j'ai songé à Louise. Ça te va-t-il ? »

J'aurais bien sauté de joie. Pourtant, j'étais un peu soucieux de savoir comment les choses se passeraient. C'est ainsi quand on est jeune : on a toujours peur de mal faire, et cette retenue est une bonne chose. Il n'y a que les gens qui ont l'habitude de commettre des sottises, qui ne craignent pas d'en faire. La jeunesse doit être modeste et réservée ; elle doit savoir longtemps écouter, regarder et réfléchir ; c'est ainsi qu'elle apprend à se bien conduire et à respecter les usages du monde.

Donc, j'étais tout inquiet. A chaque instant du jour, je demandais quelque conseil ou détail à ma mère et à ma sœur ; je voulais savoir quel présent je devais faire à Louise, s'il était dans l'usage d'aller rendre visite à l'amie de noces avant le jour des épousailles, de combien se composerait la *dona*, c'est-à-dire l'aumône qu'on distribuait aux pauvres à la porte de l'église ; et mille autres choses.

Mon père avait décidé que, de notre côté du moins, tout se passerait le plus simplement possible et qu'on renoncerait tant qu'on pourrait aux anciennes coutumes, qui, du reste, commençaient à se perdre.

Jérôme et Louise avaient accepté d'être de la noce. Les dernières nuits, je ne dormais plus d'espoir et de crainte.



J'allai rendre la visite d'usage à Louise ; je lui fis présent d'une grande chaîne d'argent. J'étais un peu timide et embarrassé, comme tu peux croire, et nous n'échangeâmes pas vingt paroles de toute la veillée ; mais en revanche, je causai beaucoup avec son père et les domestiques. A neuf heures, Jérôme alla chercher une vieille bouteille de vin de France, toute couverte de toiles et de poussière ; nous bûmes un verre, puis je partis, suivi de Louise, qui m'éclaira dans le long corridor de la ferme en me remerciant encore à cause de la chaîne.

Enfin, le grand jour arriva. Te dire combien je fus heureux quand, le matin, je m'en allai prendre à la ferme Louise et son père, et que je la sentis à mon bras, toute tremblante et confuse sous sa cape ornée de velours et de galons, non, je ne le saurais. Tu éprouveras toi-même ces choses quand tu passeras par de tels moments.

Ce jour-là, le temps était superbe ; c'était une belle matinée de mai ; les fleurs jaunes des dents-de-lion se redressaient, toutes brillantes de rosée ; il y avait des diamants dans l'herbe ; les sauterelles sifflaient de tout leur cœur.

Jérôme marchait à côté de moi ; il était dans son bel habit de drap bleu sombre à boutons d'argent et à longs pans ; ses culottes noires étaient soigneusement bouclées au dessus de ses bas blancs bien tirés sur ses jambes



nerveuses; il avait aussi mis son grand tricorne à ganse d'argent; sa cadenette, bien peignée et poudrée, était nouée d'un ruban neuf; et, tout en marchant, il faisait balancer la large clé de montre sortant de la poche de son gilet clair.

Louise était plus jolie que jamais . . . . Je me souviens qu'elle avait une jupe de fin drap bleu et un corset de damas à larges raies; elle avait aussi la chaîne d'argent que je lui avais donnée. Son pied était chaussé d'un petit escarpin à haut talon et à rosette bleue.

Oh! le bon temps que la jeunesse! comme on jouit bien de tout!... les prés, les fleurs, les arbres, les oiseaux, un bel habit, une belle robe, tout vous enchante; le cœur est joyeux, le sang court plus vite, l'air est plus pur, le soleil plus chaud, on dévore l'existence!... Mais quand on devient vieux, les yeux n'ont plus plaisir à rien, le cœur se refroidit, et les plus gais souvenirs sont souvent ceux qui attristent le plus, parce qu'alors on songe à tout ce qu'on a perdu, à tout ce qui nous a quittés et qu'on aimait...

On n'attendait plus que nous quand nous arrivâmes; l'heure était avancée; c'est à peine si nous avons le temps d'entrer au village avant la cloche.

Louise se hâta d'arranger le voile et la couronne blanche de Marguerite; puis l'on se mit en route, à



pied, par le sentier, car la route était couverte de poussière.

Mon père et ma mère ouvraient la marche; puis venaient Philippe et Marguerite, puis Louise et moi, et ensuite le reste des invités.

Ce fut dans cet ordre qu'on entra au village. Vers le temple (qui, depuis, a brûlé dans le grand incendie) il y avait beaucoup de monde: des curieux et surtout des pauvres. Il faut que tu saches, en effet, que dans ce temps-là, on trouvait des gens qui faisaient métier d'aller mendier aux noces et aux baptêmes.

Le ministre nous reçut sur la porte de l'église; il entra le premier, nous ensuite, puis la masse des curieux. Quant aux pauvres, ils se tinrent sur le seuil, crainte de manquer la *dona* ou de n'être pas des premiers.

Les hommes se rangèrent d'un côté de la chaire, en face; les femmes de l'autre, puis le ministre commença à lire sa liturgie.

Je ne te cacherai pas que j'étais tout ému.... je ne pouvais m'ôter de l'idée que c'était pour Louise et pour moi que le mariage se célébrait; c'était Louise qui était à la place de Marguerite, je me voyais à celle de Philippe; c'était nous qui répondions de tout notre cœur: oui! quand le ministre demandait: « Acceptez-vous Louise pour femme, Charles-Louis pour mari? »



J'étais le premier du banc à droite, Louise la première du banc à gauche. Au moment où le ministre fit la demande d'usage, il me souvient que nos regards se rencontrèrent, et je me sentis un grand coup au cœur, comme si c'était réellement nous qui venions d'échanger les serments.

Puis quand vint la prière et que tout le monde s'agenouilla, je me joignis du fond de l'âme aux paroles du ministre lorsqu'il disait : « Fais, ô Seigneur, que ces époux demeurent fidèles l'un à l'autre tout le temps de leur vie. » Et je pensai : « Oui, je jure d'être fidèle à Louise. »

La cérémonie terminée, je sortis le premier pour faire la *dona*. J'avais pris une grande aumônière, que je portais en sautoir et qui était pleine de creutzers. Alors je n'eus qu'à puiser à grandes poignées pendant plusieurs minutes et à jeter dans la foule. C'était pour la plupart des enfants, mais il y avait aussi des gens plus âgés, même de robustes gaillards, que j'avais honte pour eux de voir là.

Chaque fois qu'une nouvelle poignée tombait, tu peux imaginer les ruades, les bousculades, les culbutes et les cris. Ils étaient parfois une dizaine, se tirant, se poussant, étendant tous le bras pour saisir quelques pièces; mais tout d'un coup, patatras! tout le monde



tombait, roulait, passait vingt fois sur les creutzers, sans que personne pût en attraper un.

L'église peu à peu s'était vidée. Les curieux riaient bien d'assister à un tel spectacle. Je riais aussi, mais je pensais combien c'était triste de nourrir de tels fainéants dans le pays, et j'aurais voulu, non pour la valeur, mais pour l'honneur des Montagnes, pouvoir supprimer cette *dona*. Seulement c'était l'usage ; il fallait s'y soumettre sous peine d'avoir un charivari le soir et de passer à dix lieues à la ronde pour des gens de rien.

Cette coutume est tombée ; on a fini par la reconnaître immorale et révoltante. Il en sera de même d'un grand nombre d'autres qui se sont introduites dans nos mœurs et qui résistent encore au bon sens.

## VI

La noce reprit le chemin de la maison ; ma mère avait fait venir mes deux tantes pour préparer le dîner pendant notre absence. Toutes les tables avaient été placées bout à bout dans la chambre et recouvertes de belles nappes blanches. Il y avait dix-neuf couverts. Ma mère a souvent dit que le dîner de noces de ma sœur était revenu à six louis. C'était beaucoup pour l'époque, mais le cher



temps commençait déjà, et puis, il faut dire que c'était un beau repas.

Avant de se mettre à table, Marguerite nous fit voir les présents qu'elle avait reçus. Je me souviens que mon père lui avait donné une magnifique pendule à grande sonnerie, ma mère un bon nombre d'ustensiles de cuisine en fer battu reluisant comme de l'argent; moi, je lui avais établi une petite montre d'or; Louise avait offert, outre le voile et la couronne, un beau service de tasses et de sous-tasses en porcelaine peinte; Jérôme avait donné une grande seille toute neuve avec son couvercle et dedans une énorme meule de fromage. Enfin, ses amies lui avaient fait nombre d'autres présents, tous plus jolis les uns que les autres.

Le dîner commença; c'était un festin splendide, pour lequel, comme disait Jérôme, « on avait mis les petits plats dans les grands. » Soupe à la crème, dont tout le monde redemanda, bœuf frais, cornichons, côtelettes de porc grillées, veau rôti, poulet, pâté, salade tendre, rien n'y manquait. Et puis, les entremets, les gauffres que nous avions passé trois soirs à cuire sur le foyer, les gâteaux aux confitures, et tout un magnifique dessert! Et puis les bons vieux vins de France et de Neuchâtel!... Et aussi la tasse de café brûlant avec le petit verre de kirsch!... Tout le monde disait que de trois jours on ne



trouverait plus de plaisir à rien manger, tant ce dîner était bon.

Et pourtant je ne mangeais guère : d'être assis à côté de Louise m'ôtait tout appétit. Ne fallait-il pas d'ailleurs la faire servir, mettre de force un morceau sur son assiette, et lui verser du vin, puis de l'eau, parce qu'elle ne voulait pas le boire pur. Tout cela m'absorbait complètement et je ne songeais pas à manger.

Aussi ma mère dit-elle tout à coup : « Hé ! Charles-Louis, tu ne manges pas ! C'est étonnant, toi qui n'es jamais rassasié ! . . . Est-ce que les yeux de Louise t'ôtent l'appétit ? . . . »

Et en disant cela, je vis qu'elle souriait malignement et regardait mon père. Je devins rouge jusqu'aux oreilles, et toute la table se mit à nous regarder, Louise et moi, en riant avec bienveillance.

Louise, fine comme une guêpe, me mit tout de suite à l'aise : « Oh ! ce n'est pas cela, dit-elle, je gage. Charles-Louis se sacrifie seulement pour que personne ne manque de rien au dîner de noces de sa sœur. Il fait les honneurs de la maison, voilà. Mais maintenant que j'ai fini, je vais, à mon tour, le servir. »

Et elle mit sur mon assiette plusieurs morceaux, que je mangeai, parce que c'était elle qui le voulait.

On parla d'autre chose.



• A propos, dit le vieux Daniel Huguenin, y a-t-il longtemps que vous n'avez lu les papiers de Lausanne ? J'étais hier au village chez les Bourquin ; ils venaient de recevoir la feuille qu'on publie au pays de Vaud, et qui reproduit tout ce qui se dit à l'Assemblée nationale, d'après les gazettes de Paris. Le grand François était justement en train de lire les nouvelles à haute voix pour la famille. Il paraît que la France a déclaré la guerre à l'Autriche, et qu'il y aura bientôt des coups vers le Nord. La feuille de Lausanne craint l'invasion pour nous ; elle recommande de se tenir prêts. Les femmes étaient tout effrayées, et le père Frédéric Bourquin secouait la tête devant son établi en disant que ça ne présageait rien de bon.

— Oui, oui, dit mon beau-frère Philippe ; tout ça ne fait pas du bien à l'industrie ; depuis longtemps, les affaires ne marchent pas ; nos négociants ne vendent plus rien. Pourtant, tout renchérit ; la France continue à ne rien laisser passer tant qu'on n'aura pas renvoyé les prêtres réfractaires du Landeron ; si le gouvernement s'obstine, il faudra donc que le peuple meure de faim.... L'autre jour, nous en parlions entre quelques-uns, et on disait que les patriotes des Montagnes devraient faire comme à Paris, fonder des clubs et des sociétés patriotiques pour discuter les affaires du pays et faire ce qu'ils appellent là bas des réclamations collectives.



— C'est une bonne idée, dit mon père, et j'y donne les mains. Seulement, il faut y mettre de la sagesse et de la prudence; on passe si aisément les bornes... Il n'est pourtant pas raisonnable que le pays souffre plus longtemps des fantaisies de quelques hommes. Nous sommes tous égaux, ou du moins nous devons tous chercher à l'être. La petite plante est aussi utile à l'insecte auquel elle sert d'abri, que pour nous les grands sapins, avec lesquels nous construisons nos chalets. Nul n'a le droit d'opprimer son frère plus faible que lui, car chacun est à sa place ici-bas et travaille au bien de tous selon ses moyens, grands ou petits. S'il faut de grandes pièces de bois pour bâtir une maison, il faut aussi de simples chevilles et de petites poutres, et qui est-ce qui dira que les petites poutres et les chevilles ne soient pas aussi nécessaires que les grandes pièces?... Voilà mon idée. Quant à la guerre, si elle éclate, ce n'est pas la faute de la France et des révolutionnaires. Ceux qui ont proclamé les droits de l'homme et qui ont dit aux uns: « Vous ne serez pas plus que les autres », ne demandent pas à répandre le sang. Mais ils sont prêts, si on les attaque, à verser le leur pour se défendre et rester libres, et en cela, je les approuve; ils font bien, très bien, c'est encore mon idée.

— Vous voilà bien toujours le même, Frédéric-Louis,



reprit aigrement le père Jérôme, mais avec toutes vos idées, vous ne voyez pas que le pays se perd. C'est la faute des Montagnards si le gouvernement pèse sur eux; ce sont des enfants désobéissants qu'il faut remettre à la raison. Qu'avons-nous besoin d'imiter les Français? de former des sociétés patriotiques? de vouloir participer aussi à la direction des affaires? Ne vivons-nous pas heureux comme nous sommes? N'avons-nous pas nos vieilles franchises? Nos gouvernants ne sont-ils pas capables de nous conduire mieux que nous-mêmes, eux qui, de père en fils, sont toujours aux affaires? On voit que vous n'avez pas lu avec fruit les bons ouvrages qu'écrit pour nous M. de Sandoz-Travers; sinon, vous vous rappelleriez ce qu'il dit dans son livre de *l'Intérêt politique suisse* : « *Le Neuchâtelois est assez libre pour être heureux. S'il l'était davantage, son sort serait moins digne d'envie.* »

Jérôme dit ces derniers mots avec emphase; plusieurs allaient répliquer; mais ma mère prit tout de suite la parole : « Voyons, est-ce le moment de parler politique? C'est aujourd'hui jour de noces et nous ne devons penser qu'à nous réjouir. Nous autres femmes n'entendons pas grand'chose à votre politique. Tout ce que nous demandons, c'est qu'on nous laisse vivre heureuses dans nos familles, qu'on ne force pas nos maris à se faire tuer à la guerre, qu'on n'écrase pas les pauvres gens d'impôts



et qu'on n'empêche pas les denrées de nous arriver. Voilà... Quant à la liberté, nous demandons à nos maris celle de soigner notre pot au feu sans qu'ils y mettent le nez: de cette liberté, plus nous en aurons, plus nous en serons dignes. On n'en abusera pas, soyez sûrs. N'est-ce pas, Marguerite? n'est-ce pas, Louise?»

Elles dirent qu'elles pensaient de même; et de nouveau, l'on parla d'autre chose.

Il était bien six heures quand on se leva de table; chacun sentait le besoin de prendre l'air; les hommes s'assirent sur le banc devant la maison pour fumer une pipe, tandis que les femmes se promenaient dans le jardin, regardant les fleurs et les légumes qui commençaient à croître.

Philippe et Marguerite se préparèrent bientôt à partir; ils avaient commandé la voiture au village pour le Vallon, où ils allaient faire leur tour de noces.

Le soir commençait à tomber. Quelques voisins et voisines, Gaspard du nombre, empêchés pendant le jour, vinrent encore. Le père Guillaume vint aussi avec sa clarinette dans son fourreau de toile pour faire danser. C'était lui qui, d'habitude, jouait dans les veillées des Eplatures. On l'aimait mieux que les jeunes gens qui jouaient aussi; car si le père Guillaume n'était pas très fort musicien, si ses notes étaient parfois criardes, il avait



plus de mesure qu'aucun autre; et surtout, ce qui nous plaisait beaucoup, comme il était trop vieux pour danser, il restait à son poste sans bouger, tandis qu'avec les jeunes, c'était le diable quand les jambes leur démangeaient de tourner.

On rentra; ma mère alluma la grande lampe, qu'elle plaça sur le fourneau; elle plaça aussi deux petites lampes sur chaque fenêtre. La chambre qu'occupait Marguerite avant son mariage servait pour les rafraîchissements.

Il ne faut pas te figurer les bals d'alors comme ceux d'aujourd'hui: vos danses nouvelles n'ont plus de caractère; elles n'ont rien d'aimable, d'honnête, ni de gracieux. De mon temps, on dansait des menuets, des gavottes, des bourrées, des rondes; le premier venu ne pouvait pas s'y mettre; mais on restait toujours dans la convenance et la mesure.

Le père Guillaume s'assit sur le banc du fourneau, son verre et sa tabatière à côté de lui; et il se mit à préluder sur son instrument nasillard. Il me semble que je le vois encore, son nez effilé comme une lame de couteau, son bonnet de soie noire sur la tête à cause des courants d'air, ses yeux s'ouvrant et se fermant alternativement, à mesure qu'il jouait. Tout son maigre corps allait pendant qu'il soufflait ses notes; il dodelinait de la tête, agitait ses longues jambes, battait la mesure avec sa



clarinette. La première fois, on riait bien de ses manières, mais quand on l'avait accoutumé, on n'y pensait plus.

La danse fut ouverte par mon père et ma mère, qui voulaient faire honneur à leurs jambes de soixante ans. Comme de juste, je dansais avec Louise, mais j'étais encore un peu novice. Son cousin Gaspard vint bientôt l'inviter; et alors, il n'y eut plus à danser que pour lui avec elle. Il faisait l'aimable tant qu'il pouvait; moi, j'étais furieux, mais je n'osais rien dire. Louise avait bien vu que me fâchais; elle m'avait fait signe de rester calme, et je faisais tout ce qu'elle voulait. Dès ce moment, je compris que Gaspard était à mon chemin, et je devins tout triste.

## VII

Il pouvait être dix heures. La danse était dans toute son animation, quand on entendit une voiture rouler sur le chemin, le fouet claquer et les grelots s'arrêter devant la maison. « C'est le messenger, » dit ma mère, et elle alla au devant de lui.

Un pas lourd retentit dans l'allée en bois. Ma mère ouvrit la porte de la cuisine. « Entrez sans façons, François, venez prendre un verre dans la chambre. Il n'y a pas à vous gêner. Notre Marguerite s'est mariée ce matin,



et ces jeunes gens sautent un peu pour s'amuser. On n'a qu'un temps pour la danse . . . Allons, François, ne faites pas de façons.

François entra. On finissait une bourrée. — Dieu vous aide ! fit-il en ôtant son chapeau.

Ses bottes étaient couvertes de poussière, et je vis tout de suite à sa figure qu'il avait quelque chose au cœur. Ses joues tremblaient et il était tout agité.

« Bon amusement ! fit-il encore. Avant peu, qui sait si, au lieu de rire et de danser, nous ne serons pas à nous tirer des coups de fusil avec les Français, avec les Autrichiens, et Dieu sait encore avec qui ! . . . »

— Grand Dieu, qu'y a-t-il ? lui demanda chacun.

— Rien de bon. Je suis parti ce matin à deux heures avec le char pour Neuchâtel. Déjà en arrivant à Pierrabot, je pensai qu'il y avait de mauvaises nouvelles ; car, comme je descendais pour mettre le sabot à la descente, deux messieurs passèrent à côté de moi, et je les entendis qui disaient : « C'est très alarmant. Si la Révolution attaque la principauté, nous n'avons de secours à attendre de personne : ni du roi de Prusse qui a assez de besogne en Allemagne à se défendre contre les volontaires français, ni de Berne qui est tout occupé de maintenir le pays de Vaud. » Je me dis alors : Bien sûr, il y a du neuf, et j'allongeai un grand coup de fouet à mon Brun pour



aller plus vite, pensant bien qu'à Neuchâtel j'aurais des nouvelles.

« Quand j'arrivai au dernier *contour* des pavés, je vis de loin des groupes devant l'Hôtel-de-Ville. J'allai conduire mon cheval à la Balance et je demandai au vieux Gottfried, le domestique : « Que se passe-t-il ? » Il me répondit : « Il paraît qu'il est arrivé de mauvaises nouvelles, toujours à cause des émigrés. L'Assemblée nationale a déclaré ennemis de la France ceux qui recevraient ou garderaient chez eux des réfractaires ; la République va faire la guerre à l'Autriche et à la Prusse ; et on s'attend à chaque instant à voir les troupes françaises passer le Doubs.

« J'allai ensuite au bord du lac ; de grands bateaux chargés de légumes arrivaient pour le marché ; les femmes se lamentaient entre elles et disaient : « Dieu du ciel, que ferons-nous si les sans-culottes viennent ! On dit qu'ils ne respectent rien ; ils vont établir leur guillotine sur la place des Halles ou bien à la croix du Marché, et il tombera plus de têtes qu'il n'y a de maisons dans la ville. »

« Les marmettes, en entendant cela, profitaient de vendre leurs légumes trois fois plus cher, « car, disaient-elles, si ces brigands de Républicains arrivent, nous ne reviendrons plus, nous voulons garder notre tête sur nos



épaules en restant bien tranquillement chez nous, où il n'y a pas d'émigrés. »

« J'étais aussi curieux de savoir ce qui se passait du côté du château, mais déjà au pied de l'escalier, je trouvai deux sentinelles qui me crièrent : Bourgeois, passez au large.

« Alors, je revins vers l'Hôtel-de-Ville. Là, j'appris que le Conseil d'Etat et M. de Bévillle, le gouverneur, siégeaient ensemble au château, où ils débattaient un plan de défense ; car le gouvernement est décidé à ne pas se rendre et à ne pas non plus renvoyer les émigrés.

« J'appris aussi que le donjon est garni de boulets et de poudre, et que la garde exerce tous les jours ; les munitions ne manquent pas, mais on craint que les patriotes montagnards ne se joignent aux Français pour renverser le gouvernement.

« Puis, comme j'avais soif, j'allai boire un verre dans une pinte des Chavannes. Quand j'entrai, tout était plein malgré l'heure matinale. Il y avait là des soldats qui avaient monté leur garde pendant la nuit et qui buvaient petits verres sur petits verres, soi-disant pour se réchauffer. Ils me regardèrent de travers et se mirent à crier comme des possédés, en croisant leurs baïonnettes : « Ah ! ils n'ont qu'à venir, ces gueux de Républicains ; nous les embrocherons les uns après les autres comme des



poulets, et les Montagnons par-dessus le marché. » Tout le monde riait, et ils buvaient de nouveaux petits verres, après avoir fait une si belle besogne.

« Je me dépêchai de vider mon verre, parce que ces vociférations contre les Montagnards me faisaient mal au cœur, et je vous jure que, si je n'étais pas un homme paisible, ennemi des chicanes, je n'aurais pu me tenir de leur rendre aussi leurs vilains mots; mais ils étaient trop nombreux et je n'aurais réussi qu'à me faire assommer pour rien.

« Je sortis, tout sombre; et j'allai rue des Epancheurs pour régler un petit compte chez l'épicier qui me fournit des saches de café et du sucre. Il me dit en me donnant le reçu: « C'est peut-être le dernier argent que nous voyons; si les Français viennent, ils feront une rafle générale et nous donneront en échange de notre pain, de notre vin, de notre viande et de notre sucre, de mauvais assignats qui ne seront bons qu'à allumer le fourneau; sans compter qu'il ne sera pas prudent de garder de l'argent chez soi. Aussi y en a-t-il beaucoup qui pensent déjà faire comme Samuel le banquier, qui a creusé un trou dans sa cave pour cacher ses rouleaux d'écus dans une caisse de fer-blanc, et a fait rouler dessus des tonneaux pleins. C'est un malin. Il sait que les Français ne crachent pas dans le vin, et s'ils viennent à la cave pour la fouiller,



ils commenceront toujours par vider les tonneaux, et ensuite n'auront plus l'idée de chercher dessous. »

« Toutes les personnes que je vis ensuite n'étaient pas moins effrayées. Il y a des gens qui n'osent déjà plus manger qu'à moitié leurs dents, de crainte de n'avoir plus rien quand les Français bloqueront la ville : c'est pourtant à mes yeux une grande folie.

« Mais ce qui me fit le plus de mal, ce fut ce que je vis dans la rue St-Maurice ; trois jeunes gens étaient liés ensemble avec des cordes ; les gendarmes leur donnaient des coups de crosse dans les épaules pour les faire marcher ; les gamins couraient autour d'eux, criant, sifflant et leur jetant de la boue ; je vis même une femme qui leur cracha à la figure. Moi, je ne pouvais croire que ce fussent des criminels. L'un d'eux surtout avait des cheveux blonds et des yeux bleus si doux, qu'on aurait dit une jeune fille. De grosses larmes roulaient sur ses joues, ses lèvres tremblaient. Et comme je ne comprenais pas qu'on pût les maltraiter de la sorte, on me répondit que c'étaient trois espions français, trois sans-culottes très dangereux, qu'on conduisait à l'Hôtel-de-Ville.

« Je suivis la foule, je montai les escaliers de l'Hôtel-de-Ville et j'arrivai à grand'peine dans une immense salle. Des hommes vêtus de noir étaient assis autour d'une longue table. Toutes les têtes se pressaient curieusement



dans la salle et sur le seuil. Dans l'escalier et au dehors, il y avait beaucoup de monde.

« Les trois jeunes gens s'assirent au milieu de la salle ; quatre gendarmes, l'arme au pied, se tenaient de chaque côté de leur banc.

« Un des juges commença à les interroger.

« D'où êtes-vous ? leur demanda-t-il durement.

— De Pontarlier.

— Vos noms ? — Ils les dirent tous l'un après l'autre, mais je ne les ai pas retenus.

— Votre âge ? — L'un avait vingt ans, l'autre dix-neuf, le plus jeune n'avait que dix-sept ans. . . . Des enfants, vous dis-je . . .

— Qu'êtes-vous venus faire à Neuchâtel ?

« Ils répondirent qu'étant colporteurs, ils avaient l'habitude de faire chaque année un tour dans le pays pour vendre ; ils montrèrent leurs permis des années précédentes, mais comme ils étaient arrivés seulement de la veille au soir, ils n'étaient pas encore en règle. Ils parlaient doucement, timidement, à cause de la grande foule.

— Ce n'est pas vrai, dit le juge, vous êtes des espions français et des voleurs, nous en avons la preuve.

« Ils protestèrent que non ; mais le juge répliquait toujours : « Vous êtes des voleurs et des espions ; vous



avez volé trente-six livres. Il y a un rapport contre vous. Le pays est empesté de vos sans-culottes ; il faut faire un exemple. »

« Les pauvres jeunes gens ne dirent plus rien. Je ne sais pas s'ils avaient volé ou non ces trente-six livres, mais à part moi, je ne le croyais pas.

« Il y eut un silence. J'entendais chuchotter autour de moi : « C'est bien fait ; il faut des exemples. » Pourtant quelques-uns secouaient la tête et je suis sûr qu'ils pensaient comme moi. En bas et dans l'escalier, la foule criait et courait : on aurait dit le bruit de l'eau qui s'échappe par une écluse.

« Alors le juge prit de nouveau la parole : « Gendarmes, emmenez ces prisonniers ; mettez-les au pain et à l'eau en attendant le jugement. »

« Tout à coup, un grand cri retentit dans la salle.

« C'était le plus jeune qui pleurait en disant : « Oh ! ma mère ; oh ! ma mère ! » Et puis des sanglots qui vous remuaient le cœur et vous prenaient au souffle. J'avais la chair de poule.

« Mais ce n'était pas fini. Voilà que le plus âgé se lève tout droit, et d'une voix qui faisait trembler les vitres des grandes fenêtres : « Juges iniques, juges sans cœur, cria-t-il, faites votre beau métier, emprisonnez-nous,



pendez-nous. Vous répondrez de nous, et notre sang retombera un jour sur vos têtes. »

« Tout le monde était stupéfait. Je regardais les juges : les dents de celui qui avait interrogé claquaient de rage.

« Emmenez-les, cria-t-il d'une voix ranque aux gendarmes, emmenez-les, et comme punition de leur insolence, jetez-les au cachot. Leur compte ne tardera pas à être réglé. »

« Un nouveau silence se fit. Dans la rue, la foule grondait toujours.

« Les gendarmes firent lever les trois colporteurs, et ils sortirent, escortés par la foule qui les poursuivait jusque vers la tour des prisons en les injuriant.

« Comme je descendais l'escalier, j'entendis quelqu'un dire à côté de moi : « Je ne voudrais pas être dans leur peau ; bien certainement, le moins qu'il risquent, c'est d'être pendus. »

« Ma tête était pleine de sombres idées : je ne pouvais croire à la perversité de ces jeunes gens, et ce juge me causait une profonde horreur.

« J'arrivai à la Balance, et n'ayant plus goût à rien, je fis atteler mon cheval pour partir.

« Tout le long du chemin, je pensais à ces pauvres malheureux, je les voyais dans leur sombre prison, pleurant et se désolant ; je pensais aussi à leurs mères qui les



attendaient à Pontarlier et au coup que ça leur donnerait d'apprendre qu'ils étaient morts d'une mort infâmante, eux qui étaient peut-être leur bâton de vieillesse, la consolation de leurs vieux jours. Et en pensant à tout cela, je me sentais le cœur retourné.

« A Valangin et dans le Val-de-Ruz, la nouvelle de l'invasion prochaine des Français était déjà répandue. On regardait les voyageurs avec défiance, tout près de les traiter aussi comme des espions. Des hommes arrêtaient même mon cheval à la montée de Malvilliers; ils me dirent: « Bonsoir, citoyen; » je répondis: « Dieu vous aide! bonnes gens; » et ils me laissèrent passer; mais sans doute que c'était une provocation et que si je leur avais répondu aussi: « Bonsoir, citoyens; » ils n'auraient pas manqué de me faire un mauvais parti.

« Comme je vous le dis, tout ça, c'est bien triste. Aussi je suis fort aise d'être de retour, et de boire ici tranquillement un verre, que la voisine va encore me verser, plutôt que d'être à courir les grandes routes, comme j'ai fait aujourd'hui. »

## VIII

Tel fut le récit de François, le messager. Pendant qu'il parlait, chacun était suspendu à ses lèvres; personne ne songeait plus à danser; le vieux père Guillaume était sur



le fourneau, la bouche béante, les doigts sur les trous de sa clarinette, ne remuant pas un muscle.

Ce fut pourtant lui qui parla le premier.

« C'est une abomination, cria-t-il en se levant tout d'une pièce comme un homme qui sort d'une léthargie. Si ces gens-là avaient une goutte de sang neuchâtelois sous les ongles, est-ce qu'ils opprimeraient ainsi le pauvre peuple? Mais quoi! ce sont des Allemands qui ont la tête du diable et pas plus de cœur que sur ma main... Et c'est ce tas de Prussiens qui veulent embrocher les Montagnards comme des poulets... Qu'ils y viennent... qu'ils y viennent!... Le diable me *berlait* si on ne leur fait pas voir ce que c'est qu'un Montagnard quand des gros pleins de soupe comme ça veulent lui faire la barbe.... Et ces trois pauvres jeunes gens!.... Les maltraiter de la sorte!.... Ah! les gredins!.... les gredins!.... »

Et le père Guillaume brandissait sa clarinette au milieu de la chambre et il roulait les yeux en nous regardant comme si nous avions tous été des Allemands ou des Prussiens.

Gaspard, en entendant le père Guillaume, devint rouge de colère. Son sang bernois lui bouillait dans les veines; et le souvenir de son service en Prusse lui échauffait la cervelle.



« Ces pleins de soupe vous valent bien, entendez-vous ? cria-t-il en secouant rudement le père Guillaume, qui ouvrait une bouche grande comme un four, tout ébaubi. Et si l'un de vous a envie de sentir ce que pèse le poing d'un Allemand, il n'a qu'à faire un tour avec moi derrière la maison.

— N'avez-vous pas honte, Gaspard, dit ma mère, de vous emporter ainsi contre un pauvre vieux, et de provoquer les gens dans une maison tranquille ? Ce sont peut-être des mœurs reçues dans vos garnisons, mais aux Montagnes, nous avons l'habitude de nous mieux conduire. »

Gaspard se tut. Je regardais le père Jérôme ; il pinçait ses lèvres plus que jamais et une grande ride se creusait au-dessus du nez. Ses convictions étaient heurtées violemment. Homme de bon sens et de bon cœur, il avait un grand respect pour l'imprimé. Or, à cette époque, le gouvernement faisait distribuer dans le pays un certain nombre de livres ou de brochures écrits à son point de vue. C'est ainsi que Jérôme avait lu *l'Intérêt politique de la Suisse relativement à la principauté de Neuchâtel*, par M. de Sandoz-Travers, et son esprit s'était farci des grandes phrases que renferme cet ouvrage.

« Fou, deux fois fou, dit-il, celui qui méconnaît le bonheur dont nous jouissons, fraternise avec les révolution-



naires, s'appuie sur ce roseau cassé, et ne voit pas qu'avant peu la France sera vaincue, accablée par les souverains ligüés contre elle. Que nous manque-t-il donc pour être heureux ? je me tue à vous le demander. Nous avons les lois les plus douces du monde. J'aperçois dans la constitution de Neuchâtel le prince, au milieu de l'éclat de la puissance souveraine, les trois Etats, qui y mettent des bornes, et le Conseil d'Etat, qui exerce le pouvoir exécutif. La principauté est indivisible, inaliénable. Les souverains n'ont pas le droit de gouverner arbitrairement ; ils ne furent jamais despotes, c'est le seul pays qui puisse se glorifier de cela. Le Neuchâtelois est trop jaloux de sa liberté pour vouloir dépendre des lois d'un seul homme. Mais, d'un autre côté, ces lois, qui sont le résultat de la sagesse et de l'expérience, ne sont point abandonnées à la volonté inconstante de la multitude inexpérimentée et tout occupée de son travail manuel. Oui, je le répète, il n'y a pas de pays sur la surface du globe plus heureux que le nôtre sous le règne béni des Frédéric, que Dieu nous conserve ! »

Chacun regardait Jérôme avec étonnement ; jamais on ne lui avait entendu faire de si longues phrases ; moi, j'eus tout de suite l'idée qu'il avait retenu ces grands mots de ses lectures.

Mon père, comme je pensais, ne voulait pas laisser



passer ces choses sans répondre. Il le fit avec calme, mais avec fermeté.

« Ne nous abusons pas, les temps sont difficiles. Le gouvernement, par sa manière d'agir, pousse le pays à la misère; il ôte le travail de nos mains, le pain de nos bouches, tout cela pour quelques misérables curés réfractaires. Il n'y a plus de plaisir à avoir des enfants et à les élever. L'aristocratie ne respecte plus les franchises du pays; on dit qu'elle a donné l'ordre aux consistoires et aux maires de redoubler de surveillance et d'inscrire tous les citoyens suspects d'idées libérales, dans un grand livre noir. La justice est méconnue. Il suffit de n'être pas de l'opinion du gouvernement pour être condamné par les tribunaux, eût-on cent fois raison. Les passions sont excitées partout. Bientôt les patriotes n'oseront plus sortir de nuit, ni traverser les villages fidèles sans être assaillis. La misère croît tous les jours. A quoi sert de cultiver nos terres, de fabriquer nos montres, de vivre vertueusement avec nos femmes, d'élever nos enfants dans la crainte de Dieu, si nos biens et nos familles ne sont plus respectés par le gouvernement? . . . Il faut mettre fin à cet état de choses, mais par des moyens légaux. Gardons-nous d'imiter les oppresseurs. La conscience de notre bon droit vaudra mieux que leur violence . . . Voilà qui est la vérité, et non point



les grandes phrases que fait imprimer le gouvernement pour jeter de la poudre aux yeux du peuple.

— La vérité, la vérité, cria Jérôme, c'est que les révolutionnaires cherchent à nous enlever nos franchises, à nous exciter à la rébellion, au parjure . . . . Oui, au parjure ! car personne ne dira le contraire, nous avons tous prêté serment de fidélité à notre bon souverain. Si l'aigreur s'en mêle entre les meilleurs amis, à qui la faute ? N'est-ce pas aux partisans des doctrines nouvelles ?

— Il n'y a point ici de doctrines nouvelles ; il n'y a point non plus d'excitateurs à la rébellion et au parjure. Nous sommes tous d'honorables pères de famille qui ne demandons qu'une chose, c'est qu'on nous laisse vivre tranquilles à l'abri de nos chartes libérales et penser ce que nous voulons ; mais nous ne souffrirons pas non plus qu'une poignée d'hommes nous oppriment, nous pressurent, nous réduisent, nous et nos familles, à la mendicité. Quant aux parjures, tu sais que s'il y en a, ce n'est pas de mon côté, puisque je n'ai pas voulu prêter le serment . . . . Ainsi, je suis parfaitement libre d'exprimer mon opinion, même de dire que je n'aime pas la Royauté ni les Frédéric's et que je bénirais celui qui pourrait nous débarrasser de leur domination.

— C'est ça, c'est ça, exclama victorieusement Jérôme, n'est-ce pas ce que je disais ? Vous autres révolutionnaires,



vous voudriez mettre tout sens dessus dessous, vous voudriez apporter chez nous les mœurs corrompues de l'étranger. Mais, je te le dis, Frédéric-Louis, vous n'y réussirez pas. Le pays ne veut pas de vous. Il a vu à l'œuvre les jacobins français; il sait que ce sont des pillards, des assassins, des bandits; et ceux qui les soutiennent chez nous ne valent pas mieux. »

Ce dernier mot, dit à la face de mon père, était sanglant. Ce fut pourtant alors que je vis combien le vieux Frédéric-Louis savait se contenir, car il reprit d'une voix calme, un peu triste, en secouant la tête :

« Jérôme, Jérôme, je ne te comprends plus. Toi, d'habitude si modéré et si retenu dans tes discours, il faut que tu sois bien aveuglé, pour méconnaître tes vieux amis. Tu as prononcé des paroles inconsidérées, mais je ne t'en veux pas. Elles sont l'effet d'un mouvement de vivacité, rien de plus. Mais puisque ce sujet ne peut se traiter entre nous sans amener des choses désagréables, brisons là-dessus et restons bons amis comme avant. »

Mon père tendit la main à Jérôme, qui la prit, mais d'un air renfrogné. Un peu plus tard, il prétexta devoir se lever de bonne heure pour aller au moulin, sur le Doubs, chercher de la farine, — et il partit avec Louise et Gaspard.

Quant aux autres invités, ils restèrent à danser aux



sons de la clarinette du père Guillaume jusqu'au petit jour. Moi, tu peux comprendre d'après ce que je t'ai dit à l'égard de Louise, que je n'avais plus de cœur à m'amuser.

Voilà comment se passèrent les noces de Philippe et de Marguerite, ton grand-oncle et ta grand'tante.

## IX

Depuis ce jour, Gaspard passa pour faire la cour à Louise avec l'assentiment de Jérôme. On parlait de leur mariage comme si c'était déjà fait. Moi, tu peux croire, j'étais tout triste; et quand Louise venait parfois le dimanche pour faire visite à ma mère, je me sauvais dans ma chambre, car je croyais Louise d'accord avec son cousin pour ce mariage.

Quand on est jeune, on voit les choses comme on les imagine, et non point comme elles sont réellement. C'est ainsi que je me trompais sur le compte de Louise.

Un jour du mois de juillet, on était en pleine fenaison. Tout le long des Eplatures, on ne voyait que des hommes en manches de chemise qui fauchaient ou faisaient des meules, des femmes en chapeau de paille qui râtelaiement ou retournaient le foin, des chars et des chevaux arrêtés au milieu des prés. Comme nous avions peu de



bétail, nos foins étaient déjà rentrés; ceux de Jérôme étaient encore en grande partie sur le pré. Le matin, comptant sur le beau, Jérôme avait fait faucher à force; mais voilà que, vers midi, le temps commença à se gâter; le vent s'éleva, annonçant l'orage.

« Femme, dit mon père, hâte-toi de dresser la table pendant que je sortirai le char et que Charles-Louis attellera le cheval. Avant quatre heures, nous aurons de l'orage. Il faut aller donner un coup de main à Jérôme, qui a tout son foin sur le pré. »

Je ne mis pas deux pieds dans un soulier pour atteler Fouchs, le cheval, et pour avaler ma soupe. Au bout d'un quart d'heure, nous étions déjà en route; mon père et moi avions pris chacun une fourche, ma mère un râteau.

Or, il faut te dire que depuis la noce de ma sœur, Jérôme n'avait pas remis les pieds chez nous.

Tout le pré était couvert d'herbe fauchée; au bas, près du mur, Gaspard était debout sur un grand char à échelles attelé de deux chevaux; il arrangeait le foin qu'on lui tendait au bout d'une fourche et qu'il prenait à la brassée.

Les femmes râtelaiement tant qu'elles pouvaient, les hommes faisaient des grands andins, entre lesquels passait le char.



« Nous voici, dit mon père à Jérôme, l'orage va éclater avant peu, et comme nous avons terminé nos foins hier, nous venons t'offrir un coup de main. »

Au fond, Jérôme était un bon homme. Il devint tout joyeux et dit :

« Merci, voisin Frédéric-Louis. Ça n'est pas de refus : il est bon de rentrer tout ce qu'on peut avant la pluie. Si tu veux passer de l'autre côté avec le char, tu pourras toujours charger le foin qui est sec au dessous du petit champ. — Hé, Louise, Lisbeth, allez râteler là-bas pour le char de Frédéric-Louis. Leste ! . . . »

Nous eûmes bientôt formé deux grands andins. Alors je montai sur le char pour charger. Tout le monde suait et soufflait. Le vent nous envoyait des bouffées chaudes au visage et parfois quelques gouttes de pluie. Les nuages montaient du côté du Crêt et sur Pouillerel. De temps à autre, un coup de tonnerre lointain éclatait et roulait le long de la forêt. Le ciel devenait terriblement sombre et la chaleur insupportable. Sur mon char, au milieu du foin, j'étais comme dans un brasier.

Enfin, le char fut prêt. Gaspard, de l'autre côté, terminait le sien en même temps que moi. On passa les presses, on tendit les cordes, puis les chevaux partirent, les deux de Jérôme en avant, conduits par Gaspard ; notre Fouchs derrière, que je tenais par la bride. Il fallait voir



les robustes bêtes tirant de toutes leurs forces pour gravir la pente du pré. Le cou tout étendu, les naseaux ouverts, les quatre pieds parfois comme fichés en terre, on aurait dit qu'ils allaient faire éclater tout leur pauvre corps. Et puis les coups de fouet, les hue, hue ! qui se suivaient sans relâche. Puis, le dernier coup de collier donné, quand les chevaux eurent atteint le pont de grange, il fallait les entendre faire résonner joyeusement leurs sabots sur les planches noueuses du tablier.

Jérôme nous avait crié en passant : « On montera le foin plus tard ; revenez pour aider à faire les meules. »

Nous redescendîmes donc. Je pris une fourche et me mis bravement à la besogne. Louise râtelait à côté de moi, mais je ne lui disais rien, à cause de ce que je supposais à l'égard de son cousin.

La pluie tombait déjà, non plus en fines gouttes, mais en grosses gouttes rares, qui s'élargissaient sur les habits et nous trempaient jusqu'aux os.

Ceux qui avaient fini leurs meules se mirent à courir du côté de la maison. Il ne resta bientôt plus sur le pré que Louise et moi. Je lui dis : « Hâtez-vous aussi de rentrer ; vous allez être toute trempée. Je finirai seul.

— Oh ! dit-elle, un peu plus ou un peu moins, le mal ne sera pas grand. »



L'orage éclata tout à fait. En deux tours de bras, la dernière meule fut formée.

« A présent, vite, donnez-moi votre râteau et courons . . . »

— Non, je ne voudrais pas vous embarrasser . . .

— Ça ne m'embarrasse pas, donnez vite. »

Je m'avançai pour le prendre. Elle voulut encore refuser, et je ne sais comment il se fit que je lui pris la main. Alors je fus tout interdit; je ne sentais plus la pluie, je n'entendais plus le tonnerre, surtout, je ne pensais plus à Gaspard.

Louise ne me retira pas d'abord sa main; elle me regarda dans les yeux, puis, abandonnant tout à coup son râteau, elle se dégagea, fit quelques pas en avant, releva en courant son jupon sur sa tête, et se retournant vers moi, qui la suivais: « Charles-Louis, dit-elle rapidement, n'allez pas croire au moins que je consente à épouser Gaspard. »

Te dire l'effet que me produisit cette seule parole serait superflu: j'avais un poids de moins sur le cœur.

Nous arrivâmes, trempés, dans la grange, où tout le monde était assis par terre devant les chars, prenant les quatre heures.

On nous tendit nos gobelets pleins. Je voulus trinquer avec Louise: « A votre santé, » dis-je, mais je n'eus pas



la force d'approcher mon gobelet, tant ma main tremblait. Je le portai à mes lèvres en détournant les yeux.

Au dehors, la pluie tombait comme si on la versait d'en haut avec des seilles. Les coups de tonnerre faisaient trembler la vieille grange profonde et sombre. Durant un moment, on ne se voyait plus les uns les autres qu'à la lueur des éclairs rougeâtres qui passaient à la file sur la vieille fenêtre du fond et semblaient allumer les chars et les hauts tas de foin. Parfois, nous étions tout éblouis. Alors les femmes disaient vite : « Jésus nous soit en aide ! » pour conjurer la foudre.

L'orage dura près d'une heure. Mais, peu à peu, le tonnerre devint moins violent et ses roulements s'éloignaient davantage. La pluie cessa enfin de battre sur les bardeaux du toit. On put ouvrir la petite porte, qu'on avait dû fermer à cause des courants d'air.

L'eau ruisselait du toit et descendait en courant le long du pont de grange. Il faisait encore quelques bouffées de vent, qui secouaient les arbres, couverts de pluie. L'air était passablement refroidi, comme il arrive dans nos Montagnes après ces gros orages.

Il ne pouvait être question de retourner au pré ce jour-là, si ce n'était pour faucher après souper, au cas où le ciel se rrangeât. Les femmes allèrent à la cuisine préparer le souper ; mon père, Jérôme et les deux vachers



descendirent à l'écurie pour fourrager les bêtes et traire les vaches ; je m'établis devant la maison où je mis à retaper les faux , tandis que Gaspard et les deux domestiques déchargeaient les chars.

Louise vint auprès du banc où j'étais. Elle avait l'air embarrassé et baissait les yeux.

« Charles-Louis , dit-elle , vous n'êtes pas fâché pour ce que je vous ai dit tout à l'heure , au bas du pré ?

— Moi , oh ! non , tout le contraire . . . . si vous saviez . . . .

— Que je suis donc contente ! . . . Je croyais que vous me boudiez depuis quelque temps , et je pensais que c'était peut-être pour ça.

— Oui, Louise, c'était un peu pour ça . . . je supposais que vous étiez d'accord avec votre cousin , et vous ne savez pas le mal que ça me faisait . . .

— Et à moi donc , en voyant que vous ne me parliez plus comme avant. Mais maintenant , c'est tout oublié , et vous serez avec moi comme de coutume ? . .

— Oui , mais si votre père allait vous forcer à épouser Gaspard ? . . .

— Lui ! . . . oh ! ne craignez rien . . . Quand Gaspard lui en a parlé , mon père lui a dit : « Louise est libre ; c'est pour elle , et non pour moi qu'elle se marie . . . Va la consulter. » Et il est venu . . . Mais je lui ai répondu



nettement que non. Il aurait bien voulu se fâcher ; seulement, comme il a sans doute vu que ça n'avancerait à rien, il a préféré se retirer en disant qu'il saurait attendre.

— Vous voyez donc qu'il n'a pas renoncé à ce mariage . . . Et puis, si ce n'est pas lui, ce sera un autre . . . à moins que . . .

— A moins que ? . . . » demanda-t-elle doucement.

J'étais tout confus à la pensée de ce que j'allais dire ; mais je pris mon courage à deux mains.

« A moins que ce ne soit moi . . . mais alors ? . . .

— Alors, je répondrais oui, me dit-elle en s'enfuyant rapidement, parce qu'on entendait un pas dans le corridor de la maison. »

Nous n'échangeâmes plus une parole pendant le reste de la journée. Seulement, le soir même, j'en parlai à ma mère, qui en parla à mon père, qui, à son tour, en causa avec Jérôme. Celui-ci répondit qu'il fallait voir ; que nous étions encore bien jeunes tous les deux ; qu'il ne disait ni oui ni non ; mais qu'en attendant, sans parler de rien à personne à cause des mauvaises langues, il nous permettait de nous voir quand nous voudrions : « car avec les jeunes gens, ajouta-t-il, c'est le diable quand on veut les empêcher d'agir à leur tête. Le bon Dieu ne les retiendrait pas. »

Je ne t'en dirai pas davantage. Tu comprendras ma



joie, moi qui redoutais tant ce mariage avec Gaspard. Je ne te dirai rien non plus des fréquentes visites que je fis à Louise, car j'ai hâte de te parler des troubles qui agiterent le pays à partir de cette époque. Il te suffira de savoir que Gaspard, qui n'était pourtant pas dans le secret, me regardait de travers et ne me disait plus bonjour quand nous nous trouvions ensemble; mais je me souciais peu de lui.

## X

L'effervescence politique continuait à grandir un peu partout. La France devenait toujours plus pressante dans ses réclamations pour le renvoi des émigrés. Chaque jour, quelque mauvaise nouvelle arrivait, effrayante et inattendue; c'étaient les postes de Bugnenet, de Pertuis, de Boinod, des Côtes du Doubs, que le Conseil d'Etat avait ordonné de renforcer; le procureur de Valangin, Montmollin, venait d'arriver aux Montagnes avec des ordres très sévères contre les patriotes; des familles et des individus étaient sous la surveillance des chefs de juridiction; le maire de la Chaux-de-Fonds dressait des enquêtes secrètes; les jacobins francs-comtois se préparaient à envahir la principauté; — et mille autres bruits tout aussi alarmants. Je me rappelle qu'aux Eplatures, les ménages étaient tout sens dessus dessous au reçu de



ces nouvelles ; les hommes couraient le matin au village, tandis que les femmes caquetaient entre elles tout le jour, les bras croisés et poussaient de ces : Dieu nous soit en aide ! à faire croire que les kaiserlicks ou les volontaires français étaient déjà derrière la porte.

Tous les Français qui habitaient le pays furent expulsés. Le moindre prétexte suffisait pour cela ; mais les mandats d'expulsion ne s'exécutaient pas toujours sans tumulte. Il y eut même, à l'occasion d'un nommé Brun, Français, décrété de prise de corps, une manifestation populaire devant laquelle les *sautiers* durent céder. Nos plus chères prérogatives étaient foulées aux pieds ; il n'y avait plus, sur la terre de Neuchâtel, ni justice, ni liberté.

Ce fut alors que les patriotes commencèrent à élever, de nuit, des arbres de liberté, qu'ils surmontaient du bonnet rouge.

Philippe arriva un soir du mois d'octobre aux Eplatures, comme nous finissions de souper. Il était en nage. — « Assieds-toi, lui dit ma mère ; le lait est encore chaud, tu en prendras une tasse.

— Volontiers, dit-il ; car je viens de faire une tournée fatigante. L'association patriotique, dont je fais partie, m'a délégué pour visiter les patriotes des environs ; j'en viens. Il s'agit de faire une grande démonstration, à laquelle tout le monde prenne part. Partout, j'ai trouvé



les patriotes bien disposés ; chacun pense que ça ne peut pas durer plus longtemps. Quand nous aurons la guerre avec la France, ce n'est pas ces messieurs du château qui exposeront leurs poitrines aux fusils de l'ennemi ; ce n'est pas eux qui nourriront nos enfants et nos femmes si nous sommes tués par leur faute, ou qui nous indemniseront si les Français pillent nos demeures. Je vous le dis, l'indignation est générale. Aussi, j'augure bien de la manifestation qu'on prépare. Voici de quoi il s'agit : nous allons dresser un arbre de liberté, non plus de nuit, mais en plein jour, publiquement, à la face de M. le maire et du procureur Montmollin. Nous chanterons, nous danserons, sans provoquer personne, mais simplement pour faire voir à nos gouvernants que la majeure partie des citoyens désapprouvent les mesures prises contre la France. Peut-être craindront-ils dorénavant de pousser les choses à bout, car alors on ne sait jusqu'où ça pourrait aller ? »

Mon père réfléchissait. — « Qu'en dit Marguerite ? fit ma mère.

— Marguerite ? Elle nous approuve complètement ; et toutes les femmes, au village, sont du même avis. Elles ont déjà préparé des carmagnoles et des bonnets rouges et se promettent une vraie fête de danser des farandoles autour de l'arbre. Les jeunes gens sont aussi avec nous.

— Dans ce cas, dit mon père, allez de l'avant, vous



êtes sûrs de réussir. Car vois-tu, Philippe, ne l'oublie jamais : les femmes et les jeunes gens, voilà ce qui fait les révolutions, dans les Etats comme dans les ménages. Aussi, tout ira bien, et en vérité, il ne saurait en être autrement. J'ai toujours vu nos femmes montagnardes du côté du bon sens et du bon droit ; et l'on sait que si elles ont le cœur à la bonne place, elles ont aussi la tête près du bonnet. Ne le prends pas en mauvaise part, ma bonne Julie, car c'est la vérité pure, et tu dois en être fière. »

Ma mère souriait avec finesse, et levant son doigt malicieusement : « Oui, et il est heureux pour vous qu'il en soit ainsi. Je vous demande un peu comment vos ménages iraient si les femmes n'y faisaient, de temps à autre, quelque bonne révolution. Quant à la politique, je n'y entends pas grand'chose ; mais je sais bien que ce n'est pas moi qui détournerai jamais un homme de faire ce qu'il envisage comme son devoir envers le pays. »

Ces paroles me sont restées. J'ai vu, depuis, d'autres révolutions dans le pays, j'y ai pris part ; j'ai vu, par exemple, avant 1848, de grandes foules stationner silencieusement sur les places publiques, protestant ainsi, sans mot dire, contre les actes du gouvernement. Et chaque fois, cette réflexion m'est venue, que ce qui contenait chez tous ces hommes réunis, tant de passions prêtes à



éclater, c'était l'idée qu'il y avait là, veillant sur eux ou pensant à eux, une mère, une sœur, une épouse, une fiancée, qui leur avaient recommandé de faire leur devoir, mais d'être prudents pour l'amour d'elles. Le moyen, je te le demande, Eugène, de se conduire comme des bêtes fauves, quand, avant de se rendre sur la place publique ou de courir en armes au chef-lieu, la voix d'une femme qu'on aime vous a dit en vous donnant le baiser d'adieu : « Songe que tu vas défendre notre cause, la cause du bon droit et de la liberté ; ne t'exalte pas outre mesure, mais sois digne et calme, maître de toi. Pense à moi et reviens bientôt. »

Oui, te dis-je, Eugène, ces choses-là vous restent et je ne connais rien de plus digne de respect qu'une femme qui, tout en gardant sa place au foyer domestique, comprend et partage le patriotisme de son mari, parce qu'en définitive, le bien-être de la famille ne saurait exister là où ne se trouve pas aussi le bien-être politique. C'est ce qu'ont toujours compris à merveille nos vaillantes femmes montagnardes.

La nuit venait. Philippe sortit.

Trois jours après, les arbres de liberté étaient plantés. A la Chaux-de-Fonds, on en avait dressé un sur la place des Victoires. Pendant toute la nuit, des feux de joie



furent allumés sur les Crêtets. Le lendemain, le village s'était éveillé de bonne heure et on avait commencé à tirer les boîtes. Quand nous arrivâmes au village, mon père et moi, l'après-dînée, une grande foule était rassemblée autour de l'arbre, qui était tout enrubanné.

Femmes et hommes portaient des bonnets rouges; les hommes avaient des carmagnoles. Tout se passait avec calme et beaucoup d'ordre.

De minute en minute, la foule grossissait. Comme tu peux penser, il n'y avait pas rien que des patriotes, mais aussi d'acharnés royalistes. Ceux des Eplatures, du Valanvron, du Bas-Monsieur, étaient venus avec des gourdins gros comme le bras. Mais comme personne ne songeait à les attaquer, ils en furent quittes pour leurs frais, et d'un autre côté, les patriotes étaient trop nombreux pour qu'on osât tenter quelque chose contre eux.

Je ne sais comment il se fit que mon père et moi nous nous perdîmes de vue. Dans l'espoir de le retrouver, j'allai devant l'Hôtel-de-Ville.

Il y avait aussi beaucoup de monde sur cette place. On disait que le maire était accouru, tout agité, à la Maison-de-Ville, et que deux sautiers venaient d'en sortir pour chercher des estafettes.

Bientôt, en effet, arriva au grand galop un homme que je reconnus tout de suite pour être Gaspard. Il était



monté sur la jument du justicier Sandoz. A peine fut-il devant le perron, qu'il sauta à terre, monta rapidement les marches et entra. Deux minutes après, il sortait, un large pli à la main, s'élançait à cheval, et partait comme une flèche du côté des Crêtets, en tenant d'une main son chapeau, que le vent menaçait d'emporter.

C'était lui qui portait au gouvernement les dépêches concernant les manifestations montagnardes.

Comme je ne voyais pas mon père, je revins sur la Place des Victoires, et je me trouvai nez à nez avec Jérôme et Louise, qui arrivaient.

Le père Jérôme était de mauvaise humeur : il fronçait le sourcil et pinçait les lèvres.

« Hé bien, me dit-il en m'abordant, tout ce tapage te fait plaisir, hein ! ça te fait du bien au cœur, hein ! »

— Mais, père Jérôme, je vous avoue que je n'en suis pas fâché. Pourquoi le serais-je d'ailleurs, puisque c'est mon idée ?

— C'est bon, c'est bon ! fit-il, tes *pourris* verront bien où ça les conduira ! . . . . »

Je ne répondis rien. Nous nous rapprochâmes de l'arbre : on dansait une farandole. Tout le monde était joyeux, tout le monde s'en donnait à souhait de sauter et de chanter.

Cette vue acheva d'exaspérer le père Jérôme.



« Dansez, dansez, dit-il en agitant son bâton, chantez vos chansons impies, révolutionnaires du diable. Bientôt, pour imiter les Républicains français, vous boirez notre sang et vous pillerez nos maisons. Dansez comme les Israélites autour du veau d'or, la main de Dieu saura bien vous trouver. »

En vain Louise et moi, nous nous suspendions à son bras pour l'empêcher de continuer; en vain nous voulions l'entraîner; il nous repoussait brusquement.

« Laissez-moi, cria-t-il plus fort, il faut que ce tas de pourris entende une fois les paroles d'un honnête homme. Lâches, brigands, parjures, vous n'êtes pas dignes de vous dire Neuchâtelois. La mère qui vous a mis au monde a enfanté des monstres. Traîtres à votre roi, traîtres à votre Dieu, vous méritez tous la corde, et elle ne vous manquera pas, soyez-en sûrs, tas de rouges du diable que vous êtes. »

Ses cris avaient fini par dominer la musique et les chants. Un cercle menaçant se formait autour de nous. Louise sanglotait: « Père, père, calme-toi, je t'en prie, viens-t'en. »

— Oh! je n'ai pas peur de vous, et ce que j'ai dit, je le répète, vous êtes tous des assassins et des brigands. »

Une vingtaine de jeunes gens allaient sauter sur lui, quand François Bourquin, un des chefs patriotes, s'avança



vers eux et leur dit : « Laissez cet homme. Les libéraux sont assez généreux pour permettre à chacun de dire sa façon de penser. Ne troublez pas ce jour de réjouissance par du tumulte et des coups. »

Il paraît que ce citoyen avait beaucoup d'influence, car aussitôt le groupe menaçant se dissipa, et Jérôme, Louise et moi nous restâmes presque seuls.

Cette modération surprit sans doute Jérôme, car il parut très radouci. « Viens, dit-il à Louise d'une voix plus calme, viens, ces choses-là me font mal. »

Je les accompagnai jusqu'à la Couronne, où ils avaient leur voiture. « Tu peux en profiter, me dit Jérôme, si tu y tiens. »

Comme il était déjà tard, j'acceptai. C'était une occasion d'être plus longtemps avec Louise.

Pendant qu'on attelait, nous entrâmes pour boire un verre. Il n'y avait plus de place dans la grande salle, et Gretli, la vieille servante, nous fit passer dans la petite chambre de derrière.

J'en fus bien aise pour Louise, car dans la grande salle se trouvaient bon nombre de jacobins, qui s'exprimaient à haute voix, criant contre le gouvernement et le roi, et parlant de proclamer la République. Jérôme, avec son caractère entier, n'eût pas manqué de s'attirer une nouvelle affaire.



Il y avait un moment que nous étions entrés, quand arriva dans la même chambre un gros gaillard en blouse qui avait des épaules larges de trois pieds et une grande tête ronde toute rouge. Il salua Jérôme d'un air de connaissance. C'était un marchand de fromage auquel Jérôme avait souvent fait des ventes considérables.

Jérôme lui offrit un verre; il s'attabla avec nous, et bientôt ils se mirent à parler de vaches et de laitage. Le marchand avait une langue infatigable et avec cela une voix de tonnerre. Jérôme s'échauffait aussi et bientôt il n'y eut pas moyen de placer deux mots entre les leurs.

Je profitai de cela pour causer avec Louise. Elle me remercia d'être resté avec eux, car elle avait eu grand-peur qu'il n'arrivât malheur à son père.

Et tout en parlant, elle me serrait la main doucement.

Je lui répondis qu'il n'y avait pas de mérite à cela, que, d'ailleurs, je n'avais rien fait pour défendre Jérôme, grâce à l'intervention du père Bourquin; mais je l'assurai cependant que, lors même que nos opinions différaient complètement, je n'aurais pas laissé attaquer son père sans le secourir.

J'aurais bien voulu lui dire aussi combien les paroles de Jérôme m'avaient froissé et combien je blâmais son



imprudence. Mais Louise comprit ma retenue, et elle m'en remercia par un regard.

Il était nuit quand Jérôme se décida à partir. Il secoua la main à son marchand de fromage, et nous sortîmes.

C'était une belle nuit d'octobre. Un ciel superbe, tout étoilé, luisait sur nos têtes. Au dessus de Tête-de-Rang, une large clarté blanchâtre annonçait le lever de la lune.

Dans les rues de la Chaux-de-Fonds, on entendait des chants et des cris de joie. Les auberges étaient tout illuminées; partout on rencontrait de grandes troupes de citoyens portant le bonnet rouge.

Le cheval traversa au galop la Chaux-de-Fonds sans s'arrêter. Le long des Eplatures, nous dépassions à chaque instant des gens qui revenaient du village.

Du train dont nous allions, nous fûmes bientôt devant notre maison.

Ma mère était sur la porte, attendant notre retour.

« Bonsoir, Jérôme; bonsoir, Louise. Et ton père ? me dit-elle.

— Je ne sais pas. Nous nous sommes perdus de vue dans la foule et je ne l'ai pas retrouvé. Mais il ne tardera pas à être ici, sans doute.

— Vous n'entrez pas un moment, Jérôme. Le café est justement prêt.



— Non, merci, c'est sans façons. On nous attend là-haut. »

Je remerciai Jérôme en lui donnant la main. Je serrai aussi la main à Louise, qui aurait bien voulu rester, et regardait avec regret les clartés du foyer par la porte ouverte tout au grand.

Le cheval repartit. J'entrai avec ma mère.

Mon père revint tard. Il nous raconta qu'il avait été retenu par Philippe et d'autres patriotes, qui l'avaient présenté à leur club et l'en avaient fait recevoir.

Depuis ce moment, il allait très souvent, le soir, au village. Ma mère le suppliait de ne pas s'attarder, car elle craignait de mauvaises rencontres. Les Eplatures n'étaient guère habitées que par des royalistes, et l'on connaissait l'opinion de mon père.

Le gouvernement ne prit pas à cette époque des mesures rigoureuses contre les patriotes ; il avait trop peur de la Révolution française, dont la marche était toujours plus imposante ; mais tu verras que nous ne perdions rien pour attendre.

D'abord, on profita de cette époque où le Conseil d'Etat laissait croire à sa clémence et même à son acquiescement pour dresser en secret les listes de patriotes qui devaient devenir plus tard des listes de proscrits.

En apparence, on renvoyait bien les émigrés et les



prêtres, mais en réalité, on les gardait secrètement au pays et on puisait à pleines mains dans les coffres de l'Etat pour les entretenir.

Tout ça n'aurait rien été, si ces mêmes émigrés n'avaient pas travaillé contre le pays, mordant de la sorte, comme on dit, la main qui les nourrissait.

## XI

Il faut que je te raconte maintenant ce qui se passa dans la commune du Locle, le 29 janvier 1793.

Les têtes étaient échauffées : ces arbres de liberté, ces enquêtes secrètes, ces persécutions redoublées, ces menées sourdes, ces craintes de guerre, cette disette qui ne diminuait pas, tout cela montait les esprits. On s'indignait contre le gouvernement, on réclamait tout haut. Dans le district du Locle, dix-sept arbres avaient été plantés ; les patriotes du Val-de-Travers, de Corcelles et d'ailleurs avaient aussi fait des manifestations. Bref, le mal empirait tous les jours, par la faute du gouvernement.

Quelques jours auparavant, Philippe vint trouver mon père et lui dit : « Les patriotes de la Chaux-de-Fonds veulent aller en masse à l'assemblée de la mère-commune pour discuter le rescrit du roi qui vient d'arriver en réponse aux remontrances de la Bourgeoisie. Nous



prendrons des traîneaux ; et puisqu'on nous accuse toujours de n'être qu'une poignée d'agitateurs, de gens sans aveu, le gouvernement aura l'occasion de nous compter. »

Mon père répondit simplement : « Je me joindrai à vous au passage. »

Le matin de ce jour, ma mère tira de l'armoire les grandes bottes fourrées de mon père ; elle déplia une chemise propre qu'elle mit sur le lit, prépara l'eau chaude et le savon à barbe, puis se disposa à monter à la chambre haute pour chercher les habits de mon père.

« Prends aussi ceux de Charles-Louis, dit-il tout en repassant son rasoir sur la pierre. Il a l'âge de voter en commune et il viendra avec nous. »

Ma mère prépara donc mes habits et mon linge. J'allai fourrager Fouchs, je sortis le traîneau, que je nettoyai, puis j'attelai le cheval.

Alors je vis une longue file de traîneaux qui montaient de la Chaux-de-Fonds, tout remplis de gens enveloppés dans les fourrures jusqu'au cou. Il faisait un grand soleil, malgré l'air vif, et la neige brillait comme si on avait jeté sur la terre des milliers d'étincelles. Le chemin, bien battu, était glissant comme un miroir, et les traîneaux, lancés au grand galop, passaient comme une trace avec un bruit de grelots et de claquements de fouet, tout en



faisant de grandes embardées contre les murs de neige élevés par le triangle.

Nous n'eûmes que le temps de partir tout de suite pour nous joindre à la file. Notre Fouchs allait aussi comme le vent, et l'air nous coupait le souffle.

Le long des Eplatures et à la descente du Crêt, tout alla bien. Au dessus du Verger, les chefs patriotes donnèrent l'ordre d'ôter les bonnets rouges afin de ne pas amener de provocations.

Quand la file des traîneaux arriva au Locle, les rues étaient pleines de monde juché sur les perrons et sur les hauts tas de neige pour nous voir arriver. Les chevaux marchèrent au pas jusque près de l'église, à cause de cette grande foule.

Tout à coup, voilà qu'un individu — je le vois toujours, l'œil farouche, le front bas, la lèvre déchirée, la barbe rousse et les cheveux hérissés, les habits dépenaillés, une cocarde orange à son chapeau, un énorme rotin au poing, — cet individu, dis-je, qui venait, je crois, de la Rocheta, près de la Sagne, et qu'on aurait eu peur de rencontrer au coin d'un bois, se met à apostropher ceux de la Chaux-de-Fonds. « Tas de sansculottes, tas de bonnets rouges, tas de bandits, vous avez beau être venus en nombre, en traîneaux, comme des vantadours, nous n'avons pas peur de vous. »



Et il saute à la tête d'un cheval en agitant son gourdin. Le cheval se cabre, il recule. Le traîneau vient frapper dans les jambes du cheval qui suivait et qui s'emporte aussi. Les gens se sauvent de frayeur; les femmes et les enfants jettent les hauts cris.

Alors quelques-uns des nôtres s'élancent hors des traîneaux, le fouet en l'air, pour frapper l'agresseur; mais, comme si un mot d'ordre avait été donné, ils se trouvent entourés d'une masse d'hommes qui ont soudain arboré la cocarde orange.

Voyant cela, ceux de la Chaux-de-Fonds se coiffent de leurs bonnets rouges; tous les patriotes du Locle se joignent à nous.

On allait en venir aux mains.

Ce fut à ce moment que le justicier François Droz, homme attaché au gouvernement mais conciliant et juste, s'interposa entre les deux partis.

« Malheureux! qu'allez-vous faire? s'écria-t-il. Vous obéissez à un mouvement de colère, et vous ne voyez pas que vous allez commettre des actes dont vous vous repentirez demain! Au nom du ciel, arrêtez! . . . . Enlevez de part et d'autre ces signes provocateurs! . . . Je vous en supplie, calmez-vous, calmez-vous! . . . . Rentrez en vous-mêmes . . . . Songez à vous conduire comme des



frères, comme de vrais communiens, comme de bons Neuchâtelois ! . . . »

Ces paroles arrêterent les deux camps ; mais l'exaspération était trop grande pour se dissiper comme cela tout d'un coup. Cependant les bonnets rouges se réunirent d'un côté de la place autour des traîneaux ; les oranges étaient en face.

Tu peux imaginer les vociférations, les menaces, les coups d'œil qu'échangeaient ces deux troupes d'hommes en présence. Ce n'étaient plus des combourgeois réunis pour discuter paisiblement d'intérêts communs ; c'étaient deux camps ennemis prêts à s'exterminer.

« C'est un guet-apens, c'est un guet-apens ! répétaient les nôtres. Il faut nous défendre. »

Enfin, une voix domina le tumulte. « Silence, dit-elle, silence, patriotes ! . . . . Ecoutez ! . . . . »

Le bruit s'apaisa presque tout d'un coup parmi les bonnets rouges. Un homme monta sur une fontaine et fit signe qu'il voulait parler. Je ne le reconnus pas d'abord, puis je fus tout surpris de voir que c'était mon père, le vieux Frédéric-Louis, que j'avais perdu de vue dans le désordre.

Non, Eugène, jamais cette circonstance ne me sortira de la tête. Il était là debout, redressant sa grande taille un peu voûtée, promenant son regard sur la foule pour



imposer le silence. Tu ne saurais croire combien sa figure était vénérable avec ses cheveux blancs, son grand front un peu chauve, ses yeux calmes et ses favoris grisonnants. J'aurais voulu surtout que tu eusses pu le voir et l'entendre quand il étendait ses deux mains tremblantes sur nous et qu'il disait de ces mots qui vous allaient au fond de l'âme. Tu en aurais ressenti un grand honneur pour la famille. Aussi, tous les yeux étaient fixés sur lui; moi, je sentais le cœur me battre avec force dans la poitrine.

Toutes les paroles qu'il prononça me sont restées. « Citoyens, commença-t-il d'une voix claire dont on ne perdait pas un mot et que les oranges pouvaient entendre comme nous, — patriotes des Montagnes, nous avons été provoqués, c'est vrai; nous aurions le droit de riposter, c'est encore vrai. Mais réfléchissons bien.... Tous, nous voulons le bien du pays, n'est-ce pas? notre devise est *liberté, égalité, fraternité*? Eh bien, montrons à ceux qui nous provoquent que ces sans-culottes dont ils disent tant de mal sont des hommes de paix et de concorde! Ne sommes-nous pas tous frères? le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines? nos ancêtres communs n'ont-ils pas défriché ces montagnes et bâti ce village? Patriotes, je vous en conjure, ne faisons pas assister à nos divisions les tombes de ces ancêtres, qui



sont là, dans le cimetière, devant nous. Je vous propose plutôt d'envoyer une douzaine des nôtres auprès des oranges pour leur proposer de renoncer d'un commun accord à nos signes de ralliement. J'ai dit . . . »

Ayant parlé, mon père descendit de la fontaine. Tout autour de nous, j'entendais dire pendant qu'il parlait : « Il a raison, il parle bien, écoutons-le. » Et quand il eut fini, les patriotes applaudirent et tout de suite désignèrent par acclamation douze bonnets rouges pour s'entendre avec les cocardes oranges. Mon père, cela va sans dire, fut du nombre.

Grâce aux conseils du justicier Droz et des fidèles les moins exaltés, les oranges consentirent à envoyer aussi une douzaine des leurs pour délibérer avec les nôtres. Ils se rendirent donc tous ensemble avec le maire à la Maison-de-Commune.

Il y eut une trêve. Des bandes de bonnets rouges se groupaient çà et là devant les maisons ou circulaient dans les rues encombrées de neige ; ils rencontraient des bandes de cocardes oranges, mais les croisaient sans rien dire, à cause de la trêve. Les femmes mêmes du Locle avaient arboré leurs couleurs sur leurs coiffures et se promenaient aussi, l'air crâne et résolu. Tu peux penser qu'il n'eût fallu qu'une étincelle pour tout remettre en feu.



Enfin, ceux de la Maison-de-Commune sortirent. Ils étaient tombés d'accord pour enlever de part et d'autre les signes de ralliement et pour exclure de l'assemblée de commune tous ceux qui, par des provocations quelconques, chercheraient à ramener le désordre.

Chacun remit donc ses couleurs en poche. C'était le plus sage. Malheureusement, le temps s'était passé pendant ces délibérations, et l'assemblée de commune dut être renvoyée au lendemain.

La veillée, les auberges étaient pleines de monde; et, comme il n'y avait pas assez de place pour loger tous ceux qui voulaient attendre jusqu'au lendemain, beaucoup durent dormir sur les bancs et sur les tables. Il y en eut qui ne firent que boire toute la nuit et se chamailler, comme tu peux croire.

Moi, ignorant ce qu'était devenu mon père, j'allai me coucher dans l'écurie où j'avais remisé notre Fouchs et le traîneau. Je m'enfonçai dans la paille jusqu'au cou et ne tardai pas à m'endormir en murmurant le nom de Louise et en songeant que ma mère devait être bien inquiète au sujet de notre absence.

Le lendemain, quand je m'éveillai, les rues étaient déjà pleines de gens qui circulaient. Les esprits paraissaient apaisés, et les patriotes ne cachaient pas leur joie de voir la paix rétablie. Seuls, les *fidèles* n'étaient pas



contents ; et eux et leurs femmes nous regardaient d'un air farouche à travers les fenêtres quand nous passions dans la rue.

L'heure de se rendre à l'assemblée de commune arriva. Il y avait foule aux portes de l'église, mais on ne voyait ni bonnets rouges ni cocardes oranges.

L'assemblée était au complet et le président allait ouvrir la séance, quand tout à coup un cri de colère part d'un banc des patriotes qui se lèvent, désignant du bras un coin du temple. Tout le monde se lève aussi pour regarder ; les cocardes oranges ont reparu ; elles s'étalent effrontément sur le chapeau d'un grand nombre de *fidèles*.

Alors les patriotes se mettent à crier : « C'est un guet-apens, sortons ! . . . . On a trahi la foi jurée, nous ne sommes pas en sûreté ici ! . . . »

Et ils se précipitent tous vers les portes en se couvrant de leurs bonnets rouges ; les oranges s'élancent aussi dehors, et bientôt dans les rues retentit le cri : Aux armes !

C'était une confusion inexprimable. Les patriotes se donnent rendez-vous au quartier des Malpierres ; ils y courent armés. D'autre part, les royalistes se rassemblent à la Maison-de-Commune.

Tout ce que je te raconte se passa en un clin d'œil.



Moi, ma première idée fut de vite courir à l'écurie pour voir si notre Fouchs et le traîneau étaient en sûreté. Le cheval hennit en m'apercevant; je lui donnai un peu d'avoine et une croûte de pain pour le désennuyer, et quand je ressortis, toutes les portes des maisons étaient déjà fermées. Les femmes et les enfants n'osaient pas même se montrer derrière les fenêtres. Le village paraissait désert.

J'étais curieux de voir ce qui se passait aux Malpierres; j'y allai en *brassant* la neige jusqu'aux genoux, car j'avais voulu prendre au plus court. Là, c'était tout autre chose qu'au village. On se serait cru dans un véritable camp. Les patriotes s'attendaient à être attaqués; toutes les mesures étaient déjà prises en conséquence; et comme j'arrivai, une sentinelle me cria de loin: « Halte-là ! Qui vive ! »

Surpris, je répondis en hâte: « Ami ! » et j'avancai pour me faire reconnaître. — « Tiens, c'est toi, me dit Claude Robert du Locle, qui était justement de faction sous un sapin. Ton père a passé la nuit chez nous; il y avait aussi de la place pour toi, mais on n'a pas été capable de te découvrir dans le village. Tu viens du Locle. Que s'y passe-t-il ? »

— Tout est bien tranquille. Je n'ai rencontré âme qui vive en venant. Les oranges sont en armes à la Maison-



de-Commune; mais je doute qu'ils osent attaquer les patriotes.

— C'est ce que je pense aussi; car il vient d'arriver ici au nom du justicier Droz un parlementaire qui est à conférer avec les chefs. Passe et va jusqu'à l'auberge; tu auras des nouvelles. Ton père est justement là-bas. »

Je passai donc. Devant la maison, il y avait un grand nombre de patriotes, jeunes et vieux, qui discutaient en gesticulant, les pieds dans la neige, le bonnet rouge sur la tête. La plupart étaient armés de faux, de tridents, de bâtons; quelques-uns seulement avaient des sabres et des fusils. Dans le premier moment de confusion, chacun avait ramassé ce qui lui était tombé sous la main.

Comme je te le dis, ces gens étaient encore tout agités de ce qui venait de se passer à l'église. J'en connaissais plusieurs; j'allai les saluer pour leur demander ce que les patriotes pensaient faire.

Ce jour-là, le ciel était gris; il faisait un fort *radoux* qui avait commencé pendant la nuit; la neige fondait rapidement, l'air était humide, les distances se rapprochaient, et tout autour de nous on apercevait distinctement les sentinelles échelonnées au loin comme des points noirs sur le grand plateau blanc; on pouvait même distinguer la couleur rouge de leurs bonnets.

Les principaux chefs patriotes étaient réunis dans



l'auberge, où ils conféraient. J'entendais dire dans les groupes qui stationnaient autour de la maison, que le parlementaire promettait le désarmement des oranges si nous désarmions aussi de notre côté; que les plus exaltés du Conseil parlaient de cerner le village et d'attaquer les royalistes, mais que le plus grand nombre était pour accepter les propositions du justicier.

Chaque fois que le souvenir de cette journée m'est revenu, j'ai pensé que l'on fit bien de temporiser. Car, retiens bien ceci, Eugène, les moyens violents sont souvent nécessaires, mais ils ne sont légitimes qu'à la condition d'être employés à la dernière extrémité. C'est ce qui fit le bonheur du pays et en définitive le triomphe de la cause républicaine, que d'avoir su toujours, nous autres patriotes, rester aussi modérés dans nos actes que nous étions intraitables sur les principes.

Seulement, il ne faut pas être surpris, après ce qui venait de se passer, si les têtes étaient montées parmi les nôtres et s'il fallait toute l'influence des chefs pour en retenir plusieurs. Dans l'état d'esprit où nous étions, il eût suffi du moindre signe pour que chacun marchât sans hésiter contre les *fidèles*, qui avaient pourtant, nous le savions, les armes et les munitions du gouvernement.

Mais, je te le répète, la modération fut de beaucoup le parti le plus sage; le temps n'était pas encore venu où



le gouvernement devait tomber du pouvoir comme un fruit corrompu qui se détache de l'arbre; et l'honneur revient au justicier François Droz d'avoir réussi, par deux fois, à empêcher une collision sanglante. Cet homme était meilleur que ceux qu'il servait, meilleur que ceux qu'il avait à diriger. Aussi, à quelque parti qu'ils se rattachent, des citoyens tels que celui-là auront toujours l'estime et l'appui des honnêtes gens.

Nous étions donc là à causer de ces choses, quand un roulement de tambour se fit entendre. Un des chefs parut à une fenêtre, et annonça que l'on était tombé d'accord avec le parlementaire. Le justicier François Droz promettait qu'une délégation du Conseil d'Etat arriverait aux Montagnes pour se rendre compte de l'état des choses; qu'on réunirait de nouveau la générale communauté, et que justice serait faite contre ceux qui avaient manqué à leurs devoirs.

Sur la foi de cette promesse, les chefs patriotes consentaient à désarmer, à la condition cependant que le poste de la Maison-de-Commune fût aussi licencié.

Le parlementaire repartit, accompagné d'un des nôtres; et après une heure d'attente, on vint nous dire que les oranges étaient rentrés chez eux. Chacun reprit donc le chemin du village, non sans un reste de défiance; mais



le calme qui régnait partout, nous fit voir tout d'abord que le justicier ne nous avait pas trompés.

En revenant des Malpierres, je trouvai mon père, que je n'avais pas revu depuis la veille.

« Fais atteler, me dit-il. Nous allons partir sur le champ. Ta mère doit être inquiète. »

Nous revînmes au grand galop. Les gens du Verger et du Crêt prenaient, en nous regardant passer, des figures sinistres ; quelques-uns même allaient jusqu'à nous menacer du poing.

« Eh bien, dit mon père, que penses-tu de ces choses ?

— C'est bien triste ; mais il faut tenir ferme ; n'avons-nous pas le bon droit pour nous ?

— Ah ! mon pauvre Charles-Louis, tu en verras bien d'autres ! Le bon droit ne compte pas pour grand'chose dans le monde ; c'est la force qui est tout. Vois-tu, j'ai idée que ça ne finira pas bien pour les patriotes. Le gouvernement excite trop ses créatures ; la guerre civile devient inévitable. Seulement, malheur à ceux qui, par leur oppression intolérable, auront provoqué le fléau ! Leur jour viendra aussi ! »

Et en disant cela, mon père devint tout triste ; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ne dit plus rien jusque chez nous.



Ma mère nous reçut les larmes aux yeux : « Que je suis heureuse de vous voir enfin de retour ! dit-elle ; j'ai été toute la nuit dans des transes affreuses et je craignais de vous voir revenir avec de mauvais coups. Mais , pour surcroît d'inquiétude, ne voilà-t-il pas que Gaspard a passé devant la maison, à midi, la *bouille* au dos en revenant du village. J'étais sur la porte à regarder du côté du Locle si vous n'arriviez pas. » — Et puis, et puis, mère Julie, qu'il m'a dit, vos *pourris* en font de belles ! Ils se révoltent contre le roi, maintenant. On dit au village qu'il y en a déjà des douzaines de tués et de blessés. Ils ont commencé à se battre dans l'église, c'est du propre . . . Ça doit vous faire plaisir de sentir le père Frédéric-Louis et son blanc-bec de fils dans la bagarre. Il faut espérer qu'on vous en laissera revenir au moins un d'entier. » — Et il se mit à ricaner en faisant de grandes enjambées dans la neige. Je lui répliquai : « C'est une indignité, Gaspard, que de me dire des choses pareilles à la face. Il faut n'avoir ni cœur ni religion. » — « Ce n'est que le commencement, fit-il encore en se retournant au haut du pré, il y en a bien d'autres de ces tonnerres de rouges qui y passeront. »

« Vous pouvez penser, après ça, si j'avais de quoi être inquiète le reste du jour, malgré les bonnes paroles de Louise, qui était venue me faire visite et cherchait à



me rassurer. Aussi, je suis bien aise de vous voir sains et saufs à la maison. »

Ainsi parla ma mère. Mon père et moi étions furieux contre le neveu de Jérôme. Ce mot de « blanc-bec » surtout me trottait par la cervelle et me procurait des rages inconcevables. Je sentais bien que c'était la jalousie seule qui faisait parler Gaspard, mais il me semblait également que cette injure ne pouvait rester sans réponse, et je me promis de réfléchir à la manière dont je m'y prendrais pour l'en faire repentir.

Quand nous eûmes raconté à ma mère ce qui s'était passé au Locle, elle nous dit : « Cela crie vengeance ; les patriotes ne doivent pas se laisser mener comme des agneaux. Aussi, vous ne manquerez pas, j'espère, de retourner à la prochaine assemblée de commune. »

Suivant la promesse du justicier François Droz, une délégation du Conseil d'Etat arriva au Locle dans la journée du 1<sup>er</sup> février. Elle était composée des conseillers Boyve, Sandoz-Travers, Montmollin, Tribolet et Rougemont. La générale communauté fut de nouveau convoquée pour le dimanche 3 février ; nous y allâmes en grand nombre.

Dès notre arrivée au Locle, les patriotes de ce lieu nous avisèrent qu'il n'y avait pas à espérer grand'chose de bon du Conseil d'Etat. Le jour précédent, ces mes-



sieurs avaient eu de grands galas chez les chefs oranges; en revanche, ils n'avaient vu aucun des patriotes. Comment s'attendre, de leur part, à des propositions équitables ?

Ce qu'on prévoyait ne manqua pas d'arriver. L'entrée dans le temple fut silencieuse, même solennelle. Ces messieurs étaient assis au pied de la chaire, graves, sévères, imposants.

Douze cents communiers étaient présents. C'est la plus nombreuse assemblée que la mère-commune du Locle eût eue jusque-là.

Alors un des commissaires se leva. Après avoir toussé plusieurs fois dans sa main, il commença d'une voix douceuse qui sonnait faux à l'oreille, un discours embrouillé dans lequel il cherchait à prouver que les *fidèles* n'avaient peut-être pas tout à fait raison, mais qu'à coup sûr les patriotes avaient tort. Ça n'était pas dit aussi crûment, mais ça revenait au même.

Oui, Eugène, ce qui est à peine croyable, c'est la manière dont ce commissaire arrangeait les choses. Il citait des passages de l'Ecriture, parlant du respect qu'on doit aux autorités, qui sont, disait-il, la représentation de Dieu sur la terre; il disait aussi qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et que quand les gouvernements ont parlé, les peuples doivent se soumettre à leur décision



comme à un décret de la Providence ; il déplorait la division que des doctrines étrangères avaient semée dans le pays ; puis se tournant vers les chefs oranges , il termina en disant , avec des larmes hypocrites : « Oui , voilà le véritable état des choses ; mais ce qui réjouit le cœur de Dieu et du roi , c'est de voir que la bonne cause a encore , dans la principauté de Neuchâtel , de fidèles soutiens. Prenez exemple sur eux , brebis égarées dans les parcs étrangers , et rentrez au bercail. »

A l'ouïe de ce discours , un murmure de mécontentement s'éleva du côté des patriotes ; mais bientôt après , ce murmure se changea en vive protestation quand , donnant lecture d'un projet de traité qu'il appelait conciliatoire , le commissaire vint à dire que les bonnets rouges étaient prohibés en tout temps , que les cocardes oranges l'étaient aussi en règle générale , mais pouvaient être portées dans un certain nombre de circonstances.

Les patriotes , indignés , se couvrirent de leurs bonnets et quittèrent l'église en disant qu'ils ne siègeraient pas plus longtemps dans une assemblée qui ne savait pas respecter davantage les droits les plus simples , les principes d'égalité les plus élémentaires.

Et pour protester encore mieux contre l'arbitraire du gouvernement , un certain nombre des nôtres élevèrent un nouvel arbre de liberté droit devant la porte de



l'église et se mirent à danser autour. Quant à ceux qui, comme mon père et moi, étaient plus attristés qu'indignés de la tournure que prenaient les choses par la pure faute de nos gouvernants, ils se retirèrent chez eux, une grande amertume dans l'âme.

Mon père en particulier revint du Locle plus sombre que la première fois, et dès lors, il avait coutume de dire en secouant la tête : « Si ce n'était pas qu'un honnête homme se doit à son pays, je crois que je renoncerais à me mêler des affaires publiques ; car d'une telle lutte, il ne peut résulter que de mauvaises choses pour chacun. »

J'ai toujours pensé qu'alors même il avait le pressentiment de ce qui devait lui arriver quelques mois plus tard.

## XII

C'était le 23 mai 1793 ; il y avait grande foire à la Chaux-de-Fonds. De tous côtés, les gens endimanchés se rendaient au village, les uns à pied, les autres en voiture, les uns conduisant du bétail au marché, d'autres n'emportant qu'une ronde somme d'argent en poche pour ramener à l'étable quelque belle vache laitière ou quelque génisse portante.



On disait que la police serait très sévère cette année ; qu'une grande surveillance serait exercée sur tous ceux qui iraient à la foire , parce qu'on craignait des connivences avec les sans-culottes francs-comtois ; que les gardes-foire avaient été choisis parmi les communiers les plus dévoués au gouvernement, et que des ordres spéciaux leur étaient donnés à l'égard des patriotes influents.

Je me rappelle que le dimanche qui précéda la foire, Louise vint chez nous, selon la coutume depuis que nous étions fiancés ; car d'aller chez Jérôme ne me souriait guère, tant à cause de Gaspard qu'à cause des opinions politiques de son oncle. Louise, qui redoutait surtout le moindre dissentiment entre Jérôme et moi, avait arrangé les choses de cette manière ; et sous le prétexte plausible de faire visite à ma mère , elle passait ainsi de grandes après-dînées ou des veillées tout entières avec nous.

Elle m'avait aussi défendu de me prendre de querelle avec son cousin , défense qui ne laissait pas de me contrarier beaucoup , tant je mourais d'envie de faire sentir à un soudrille de cette espèce ce que valaient les blancs-becs de nos Montagnes.

Ce dimanche-là, Louise prit le café avec nous ; puis, à neuf heures, je l'accompagnai à la maison. En redescendant de la ferme, je faillis me trouver nez à nez avec Gaspard qui se dirigeait, en compagnie d'un autre indi-



vidu, du côté de chez la vieille Charlotte, qui tenait un petit *vendage*, et chez laquelle ils allaient sans doute boire des petits verres.

Je n'eus que le temps de me jeter derrière la haie de noisetiers pendant qu'ils passaient, mais j'entendis fort bien Gaspard dire à son camarade : « Il n'y a, en réalité, que ces deux jacobins à craindre dans toutes les Eplatures ; mais il faudra qu'ils y passent, le père aussi bien que le fils, et ce ne sera que de mes mains, tu peux en être sûr. »

Je ne compris pas ce qu'ils dirent ensuite, mais je devinai, sans trop m'en inquiéter, qu'il s'agissait de mon père et de moi ; et comme le bruit de leurs pas s'éloignait, je me remis en marche à mon tour.

On peut dire qu'on court souvent au devant de son malheur et qu'on semble négliger de gaité de cœur les avertissements de la Providence. Tu le verras par la suite de ce que j'ai à te raconter.

Le cher temps commençait à peser sur tout le monde. Beaucoup de gens allaient à la foire pour vendre ; peu avaient le courage d'acheter, car les craintes de guerre grandissaient toujours, et si la République française n'avait pas été tellement occupée vers le Nord, nul doute qu'elle n'eût agi envers le gouvernement de Neuchâtel autrement que par de simples réclamations écrites.



Donc, la foire du printemps à la Chaux-de-Fonds menaçait de n'être ni fort brillante ni très animée, ce qu'on envisageait comme un très grand malheur à cette époque.

Il ne faut pas te figurer les foires de ce temps-là comme celles que tu peux encore avoir vues dans ton enfance. La facilité des communications n'existait pas ; le commerce était rempli d'obstacles ; et alors on venait de loin pour se rencontrer à une foire importante et échanger ses produits contre d'autres. De nos jours, nous avons de beaux grands magasins toujours bien assortis de tout ce qu'il faut ; mais à l'époque dont je te parle, la plupart des gens attendaient à la foire de se procurer les objets dont ils avaient besoin : une coiffure nouvelle, du drap pour habiller toute la famille, un outil d'agriculture ou quelque autre chose tout aussi nécessaire.

Le matin du 23 mai, il faisait un temps clair ; la bise soufflait, courbant l'herbe en passant ; les alouettes montaient dans l'air, droit contre le soleil, en chantant de toutes leurs forces ; les jeunes pousses des arbres frémissaient, agitées par la bise.

C'était le printemps, le printemps vif et léger, comme il se montre dans nos Montagnes. La sève montait partout dans les arbres ; les platanes et les tilleuls commençaient seulement à ouvrir leurs gros bourgeons luisants et écailleux comme les cuisses d'une abeille chargée de



cire, tandis que les ormes et les hêtres étaient déjà tout feuillus. Le sang courait aussi plus vite dans les veines; et je me sentais joyeux comme il arrive alors, et je pensais à Louise, et je songeais que l'époque de notre mariage tardait bien à venir.

De bonne heure, je l'avais vue passer avec Jérôme sur leur *brecette* bleue attelée de Lisi, la grosse jument. Louise était endimanchée, fraîche comme une églantine et toute souriante; elle me fit un signe en passant et nous cria: « Venez-vous aussi à la foire? »

— Plus tard, » répondit mon père.

Une heure après, nous partions les deux, à pied. Comme nous n'avions pas de grands achats à faire, mon père avait laissé Fouchs à l'écurie. C'était un embarras de moins dans la cohue de la foire. J'avais seulement pris un sac de toile pour rapporter des petits choux, les nôtres ayant un peu souffert de la gelée. Nous devions dîner chez mon beau-frère Philippe.

Je ne te ferai pas le détail de cette foire; je ne te parlerai pas de la grande foule, des figures étranges qu'on y voyait, du bruit assourdissant qui régnait partout, des contestations entre acheteurs et vendeurs, des cris des bateleurs qui cherchaient à rassembler le public autour d'eux, du son des clochettes de vaches et des hennissements de chevaux. Non, je ne te dirai rien de tout



cela ; tu peux te figurer ces choses mieux qu'il ne me serait possible de te les raconter.

Mais ce qui ne te viendrait pas à l'esprit si je ne t'en parlais, c'est le désordre que faisait naître la surveillance des gardes-foire partout où ils se présentaient, armés de leurs longues hallebardes. Ce n'était pas surprenant : ces gens-là buvaient les petits verres depuis le bon matin ; ils chancelaient le long des rues en faisant leurs tournées, s'attablaient dans chaque cabaret où ils entraient pour voir si tout se passait bien, et entamaient des discussions politiques avec chacun, forçant les citoyens à crier : Vive le roi ! Avec cela, comment voulais-tu qu'ils remissent l'ordre quelque part ? Voilà ce que j'ai vu, et c'est pourquoi je t'en parle.

J'avais rencontré Louise près d'un banc de foire ; nous causâmes un moment, et selon la coutume d'alors entre amoureux, nous échangeâmes un pain d'épice en forme de cœur tout couvert de devises.

A midi, lorsque la grosse cloche commença à sonner, je courus chez mon beau-frère, où mon père était déjà. Marguerite avait préparé un vrai dîner de gourmets. On resta tard à table, et comme tu peux penser, on ne manqua pas de parler politique.

Il était trois heures qu'on finissait de prendre le café. Philippe me dit : « Hé bien, Charles-Louis, si tu veux



faire encore un tour de foire, je crois que c'est le moment. Le père et moi allons à une réunion de la Société patriolique. »

J'étais tout heureux de prendre l'air après ce dîner. « Tu n'as pas besoin de m'attendre pour retourner aux Eplatures, » ajouta mon père.

Une fois dehors, je me mis à circuler de nouveau dans la foire. Le temps passe vite quand les yeux sont occupés ; aussi le soir se trouva là comme par surprise. Je partis pour les Eplatures, mon sac de petits choux sur l'épaule.

Il faisait grand clair de lune quand j'arrivai. La bise était tombée et le soir était très doux.

« Quelle belle nuit ! dit ma mère, qui attendait notre retour assise sur le banc près de la porte. Hé bien ! t'es-tu amusé à la foire ?

— Oui, mère. J'ai aussi trouvé des petits choux du Valanvron, qui sont les meilleurs, absolument comme tu désirais en avoir. Marguerite et Philippe te saluent, et quant au père, il a dit de ne pas s'inquiéter à son sujet ; il sera ici de bonne heure.

— C'est égal, je n'aime pas quand il reste le soir au village. »

Nous entrâmes.

Eugène, ce que je vais te dire maintenant est aussi présent à ma mémoire que si ces choses fussent arrivées



hier, et je vivrais deux cents ans que je ne les oublierais pas.

Je me vois toujours assis avec ma mère devant la grande table de sapin, à la cuisine. Le souper était prêt à servir; le foyer, couvert de braises, jetait encore de temps à autre une longue flamme qui faisait reluire les plats et les assiettes d'étain, soigneusement rangés au dressoir. Une petite lampe de verre nous éclairait à table.

« Et puis, me dit ma mère pendant que nous soupions, comment cela s'est-il passé avec les gardes-foire? François le messenger m'a dit qu'il y avait du bruit dans les auberges et que les patriotes en avaient maltraité quelques-uns. Est-il vrai?

— Mon Dieu! il y a peut-être eu quelques disputes comme il arrive entre gens qui ont un verre de trop, mais je n'ai rien entendu dire. Les gardes-foire sont assez peu endurants d'habitude, et cette fois ils sont encore excités par le gouvernement. En tout cas, je ne pense pas que ce soient des nôtres qui aient commencé.

— C'est ce qu'il me semble. Ton père m'a souvent dit que les patriotes se sont engagés entre eux d'éviter tout sujet de querelle avec les oranges. Mais voilà que nous avons soupé et il n'est pas de retour. Je n'aime pas



à le savoir sur les grands chemins par des soirs comme celui-ci. »

Et elle se leva pour aller jusque sur la porte de la maison.

« Ne te mets en peine, lui criai-je depuis la cuisine ; il se sera sans doute attardé à boire un verre avec les membres de la Société patriotique ; mais Philippe ne le laissera pas revenir seul. »

Elle entra. Diamant, qui était dans la chambre, poussa un gémissement.

« Le chien demande à sortir, dis-je ; ou peut-être a-t-il faim. Lui as-tu déjà donné sa soupe, mère ?

— Je ne sais pas ce que ce chien peut avoir ; voilà la troisième fois qu'il se met à pleurer. J'ai voulu le faire sortir ; il est rentré immédiatement. Son écuelle est toute pleine ; mais il ne veut rien manger. »

Nous ne dûmes plus rien. Ma mère se mit à ranger la table ; elle plaça la cafetière en terre noire et le pot au lait sur le foyer dans la cendre ; puis, pendant que son eau était chaude, elle commença à laver la vaisselle dans l'évier.

Quand tout fut en ordre, que les écuelles bien nettoyées eurent pris leur place au dressoir, que la table eut été lavée à deux eaux, je pris la lampe et nous entrâmes dans la chambre. Diamant sauta contre moi, mit ses deux



pattes sur mes épaules et me lécha le visage en grognant joyeusement.

Mais, tout de suite après, quand je lui eus dit : A bas, Diamant ! il recommença à tourner dans la chambre, s'arrêtant devant la porte et gémissant plus bas, parce qu'on l'avait grondé.

« Veux-tu sortir, Diamant ? » lui dis-je en ouvrant la porte. Il me regarda d'un air tout triste, mais ne parut pas pressé de s'en aller.

« Ah ça, tu m'ennuies, va te coucher, va ! »

Le chien gémit de nouveau et alla sous l'établi.

Ma mère, ses lunettes sur le nez, tricotait derrière la table ; depuis quelque temps, elle n'y voyait plus assez pour travailler à sa dentelle.

Je pris un livre, posai mes deux coudes sur la table, et la tête dans les mains, je m'enfonçai dans ma lecture. La lune projetait ses rayons à travers la fenêtre dans la chambre, et dessinait obliquement sur le plancher les vitres et les vases de fleurs.

Diamant n'était pas resté longtemps tranquille sous son établi ; il rôdait par la chambre et de temps à autre se dressait sur le bord de la fenêtre pour regarder dehors. Parfois encore, il lâchait un gémissement étouffé.

Je lisais pour la vingtième fois peut-être le magnifique livre de Robinson Crusoé et cette lecture m'attachait



comme au premier jour. Les allées et venues et les plaintes du chien commencèrent à m'impatisser. Je me levai brusquement en criant : Diamant, ici ! J'ouvris la porte et le forçai à sortir avec moi.

Il fit le tour de la maison, alla sur le pont de grange où il se mit à hurler tout haut, la tête levée vers le ciel et ses longues oreilles pendantes.

Ensuite, il s'éloigna et descendit le petit chemin, la queue entre les jambes et le nez sur le sol comme s'il suivait une piste.

Sur la route passaient encore beaucoup de gens. Des rumeurs arrivaient distinctement depuis le village.

« Comme le temps est calme, dis-je à ma mère en rentrant ; il ne me surprendrait pas qu'on eût la pluie demain ; on entend trop le bruit du village. »

Neuf heures sonnèrent lentement à la pendule. —  
« Je n'y comprends plus rien, fit-elle. Ton père devrait être de retour.

— Veux-tu que j'aille au devant de lui ?

— Non, mais si à dix heures il n'était pas ici, je crois qu'il te faudrait aller voir. »

Je continuai ma lecture. On n'entendait dans la chambre que le tic-tac de la pendule et le bruit sec des aiguilles à tricoter de ma mère qui se choquaient entre elles.

Involontairement, je me prenais à m'inquiéter des



allures étranges de Diamant. Vois-tu, on a beau dire, les animaux ont aussi leur esprit à eux et un instinct qui leur fait souvent pressentir des choses que nous n'apercevons que quand elles sont arrivées. J'en ai souvent fait la remarque.

Le quart, puis la demie sonnèrent. A ce moment, on entendit un grand bruit dans la direction du village. Nous sautâmes à la fenêtre, ma mère et moi. — « Grand Dieu ! s'écria-t-elle, que peut-il y avoir ? »

Elle n'avait pas achevé de parler que pan, pan ! voilà plusieurs coups de feu qui sont lâchés, puis des cris et des rumeurs profondes. On voyait sur le chemin à distance une large tache noire qui remuait ; c'était une grande réunion d'hommes ; on entendait même que des coups se donnaient, tant le temps était clair et la nuit silencieuse.

J'ai su depuis ce qui s'était passé. Les manières d'agir des gardes-foire et de certains fidèles des environs et en particulier des Eplatures avaient fini par échauffer quelques patriotes. La querelle avait commencé dans les cabarets, elle avait continué dans la rue ; le nombre des participants avait grossi, et les patriotes de la Chaux-de-Fonds, qui étaient les plus forts, avaient fini par repousser les Eplaturiers et par les poursuivre jusqu'en



dehors du village. C'est alors que les coups de feu étaient partis.

Ma mère, à côté de moi, tremblait comme une feuille. « Pourvu que ton père ne soit pas dans la bagarre ! » dit-elle.

Nous allâmes sur la porte de la maison. Le bruit continuait encore, mais il ne tarda pas à s'apaiser. On voyait à travers les prés et sur la route courir les Eplaturiers en déroute, qui se hâtaient d'aller se cacher dans leurs maisons. L'un d'eux passa à une petite distance de nous ; il agitait les jambes de toutes ses forces, tenant dans la main droite un fusil dont le canon et les capucines brillaient à la lune. Il sautait les murs agilement et se dirigeait du côté de la ferme de Jérôme.

Quand il fut plus rapproché : « Dieu me pardonne, c'est Gaspard, fit ma mère ; on est sûr de le voir toujours où il y a du mal. Il doit avoir une fière détresse, comme un homme qui a fait un mauvais coup, car il court aussi vite que si le diable était à ses trousses. »

Bientôt on n'aperçut plus rien sur la route ; le bruit avait totalement cessé. « Rentrons, dit ma mère, Frédéric-Louis sera sans doute resté chez ta sœur Marguerite ; mais quant à te laisser aller à sa rencontre, je ne le souffrirai pas après ce qui vient de se passer. »

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un hurle-



ment se fit entendre tout proche de la maison, puis un bruit de pas et de voix sur le chemin.

« Dieu soit béni, voici ton père, en compagnie d'amis du village. »

Nous courûmes de nouveau sur la porte.

Plusieurs hommes marchaient sur le petit chemin, portant un corps dont les bras pendaient de chaque côté. Diamant suivait, la tête basse, la démarche chancelante comme celle d'un homme ivre.

Le sang me fit un tour. Ma mère poussa un cri que je crois toujours entendre, et se précipitant vers les porteurs : « Dieu de miséricorde, est-ce lui ? . . . »

C'était mon père. Pâle, sanglant, je le vois encore au milieu de ce pré et par ce clair de lune. Une large blessure lui fendait le front; ses yeux étaient fermés, sa chemise et ses habits rouges de sang.

« Voilà, dirent ces hommes qui étaient des gens du Crêt; nous l'avons trouvé là-bas, après la bagarre, couché dans l'herbe au bord de la route. Le chien pleurait à côté de lui; c'est ce qui nous a fait regarder. Nous avons reconnu Frédéric-Louis, et nous n'avons pas voulu le laisser dans cet état. »

Ma mère sanglotait à fendre le cœur. Mais bientôt, essuyant ses larmes : « Aidez-moi, dit-elle, à le porter dedans. »



Elle le prit par la tête, et nous entrâmes.

L'un des hommes s'offrit d'aller chercher le médecin au village; je lui recommandai de prévenir aussi Philippe. Les autres s'en allèrent, après nous avoir serré la main en silence.

Nous couchâmes sur le lit le corps inanimé. Sa blessure était profonde; une balle lui avait labouré le front. Ma mère prit de l'eau et commença à laver la plaie.

Je mis la main sur le cœur; il battait faiblement.

Peu à peu la fraîcheur de l'eau fit son effet. Mon père ouvrit les yeux; il était si faible qu'il s'évanouit de nouveau.

Philippe et le docteur arrivèrent ensemble. Le docteur ne dit rien, mais je vis bien à son visage qu'il n'y avait plus d'espoir.

Ce fut une nuit terrible. Nous étions là, assis autour du lit; le docteur, dans le grand fauteuil, tenait le bras du moribond. De temps à autre, un de nous sanglotait. Diamant, sous le lit, pleurait silencieusement.

Les lueurs du jour entrèrent peu à peu dans la chambre. La lampe pâlisait sur la table; les oiseaux chantaient dans le jardin et sur les arbres autour de la maison; l'étable commençait à remuer. Tout s'éveillait autour de nous, et mon père était toujours là, sans mouvement, sans vie, blanc comme la neige. Une goutte de sang, que



ma mère épongeait à mesure, coulait encore parfois sur sa joue. Chacun pensait que c'était tout.

Enfin, vers cinq heures, un souffle pénible agita sa poitrine; ses yeux s'ouvrirent lentement et son regard, déjà éteint, s'attacha sur nous. Il nous fit signe de nous approcher davantage.

« C'est bientôt fini, dit-il au souffle; je le sens. Mes enfants, je vous laisse, vivez en bon accord; prenez soin de votre mère; aimez votre pays, servez-le bien. J'avais rêvé la liberté, de belles choses pour chacun; les temps ne sont pas mûrs, mais ils viendront. Ma bonne Julie, ta main; j'ai vécu heureux avec toi, et nous nous retrouverons bientôt... adieu. »

A mesure qu'il parlait, son souffle baissait toujours, baissait toujours. Bientôt on ne l'entendit plus, son regard devint blanc, ses narines se contractèrent; il poussa un rauque soupir, puis ce fut tout. Le meilleur des pères, le plus loyal des patriotes n'existait plus.

Ma mère l'embrassait en pleurant tout fort. Je sanglotais, la tête dans l'oreiller. Philippe, vers la fenêtre, pleurait dans ses deux mains.

Eugène, quand on a vu ces choses, faut-il s'étonner si le cœur s'émeut chaque fois qu'on y pense, et si des larmes vous en viennent encore aux yeux. Oui, voilà la malédiction qu'avaient attirée sur le pays ces hommes



orgueilleux et vains, ces étrangers, qui voulaient mener le peuple à leur guise, sans s'inquiéter s'ils déchaînaient ou non la guerre civile sur la patrie neuchâteloise.

### XIII

Les mille soins dont il faut s'occuper quand un deuil pareil vous frappe, amortissent un peu la douleur. On fit venir des voisins pour ensevelir le corps. J'allai moi-même quérir Jérôme. Il manqua tomber à la renverse en apprenant cette mort subite. Louise se mit à pleurer comme un enfant. Les sanglots me reprirent aussi.

Gaspard était dans la chambre quand j'arrivai; il se hâta de disparaître par une autre porte sans même me saluer et avant que j'eusse rien dit.

« Sait-on qui l'a frappé? demanda Jérôme.

— Non; il n'a rien dit avant d'expirer. Peut-être n'en savait-il rien lui-même; il aura reçu ce coup dans la mêlée. Votre neveu Gaspard, qui s'y trouvait aussi, pourrait peut-être en raconter plus long.

— Comment... Gaspard?

— Oui, nous l'avons vu, ma mère et moi, revenir à toutes jambes de la bagarre, un fusil en main; il avait l'air tout effaré. »

Jérôme devint pensif. Il alla à la chambre haute prendre



son habit. Quand il redescendit : « C'est un brigandage, s'écria-t-il brusquement. Louise, tu diras à ton cousin que j'ai à lui parler à mon retour. »

Nous descendîmes les deux. Ma mère était assise dans la chambre de ma sœur, pendant que les ensevelisseurs arrangeaient le corps.

Philippe partit pour le village. Une heure après, il revint avec Marguerite. Tu peux imaginer les cris qu'elle poussa en voyant son père dans cet état; elle se jeta dans les bras de ma mère, et pendant une bonne demi-heure, ce ne furent que des pleurs et des sanglots; et quand on croyait que c'était tout, voilà que l'idée de ce grand malheur nous revenait, et les pleurs recommençaient plus fort.

Cependant, il y a une fin à tout; et peu à peu notre grande douleur s'apaisa. Alors on se mit à parler doucement; on se rappelait les beaux jours qu'on avait passés avec mon père; on se disait que l'on ne prendrait plus le même plaisir à rien puisqu'il n'était plus là. Chacun avait quelque chose de nouveau à raconter de sa bonté et de son caractère loyal; on retrouvait dans la mémoire des choses auxquelles on n'avait plus jamais pensé; et tout cela nous remuait profondément, et il semblait que tout notre bonheur avait fui et qu'il n'en restait plus pour l'avenir.



Pendant que nous nous entretenions ainsi, Louise, qui était aussi venue de la ferme, était à la cuisine, dirigeant tout, donnant à boire aux ensevelisseurs, préparant à manger pour chacun. Elle ne faisait pas plus de bruit qu'une ombre, et l'ouvrage disparaissait sous ses mains comme par enchantement. Dans tout mon chagrin, j'étais réjoui de la sentir là et de voir combien chacun l'appréciait. Une femme active et douce, c'est comme un rayon de soleil dans une maison : chacun en éprouve les bons effets.

Ce fut elle qui, vers midi, voyant que nous étions plus calmes, vint nous dire : « Voyons, il faut maintenant prendre quelque chose pour vous soutenir ; le corps demande aussi sa nourriture. J'ai servi le dîner à la cuisine ; venez ! »

La soupe fumante était sur la table ; elle nous parut excellente, car nous n'avions rien pris depuis la veille. Mais chacun s'arrêtait parfois en mangeant, le cœur gros, et des larmes roulaient dans notre assiette.

L'après-dînée, il vint beaucoup de monde pour nous voir. Le soir, les fossoyeurs restèrent pour veiller le corps. Les voisines qui, suivant l'usage, passaient la nuit avec ma mère, piquèrent des psaumes et des passages de la Bible jusqu'au matin.

Ce furent de bien tristes jours que ceux-là ; mais le



plus terrible fut celui de l'enterrement. Les parents vinrent déjà dans la matinée. Chaque fois que la porte s'ouvrait, nous nous levions tous : le nouveau venu serrait la main à la ronde et les larmes nous venaient aux yeux.

A midi, ceux qui avaient été *commandés* pour l'enterrement se réunirent devant la maison. Les femmes portaient de grands voiles noirs et les hommes de longs crêpes à leurs chapeaux. Un grand nombre de patriotes étaient venus du village. Tout le monde avait l'air triste.

Quand midi eut frappé à la pendule, les fossoyeurs dirent : « C'est le moment. » Ceux qui voulaient encore voir le défunt, s'approchèrent du cercueil ouvert ; puis on ferma le couvercle, on le cloua, et les fossoyeurs prirent la bière dans leurs bras pour la porter dehors.

Ma mère criait à fendre le cœur. Moi, je ne me soutenais pas. Cependant, je pris courage, j'allai l'embrasser, et je me mis à suivre avec Philippe. Les parents s'arrangèrent derrière nous, deux à deux, d'après le degré de parenté et d'alliance.

Quand la bière sortit de la maison, tous les hommes se découvrirent, et toutes les femmes joignirent les mains. On plaça le cercueil sur le char ; puis François, le messager, prit le cheval par la bride et l'on se mit en route.

Le long du chemin, il me passait toutes sortes d'idées par la tête. Je me rappelais une à une les circonstances



qui avaient marqué dans ma vie ; il n'y avait pas un arbre du chemin , pas une maison qui n'éveillât pour moi quelque souvenir. J'étais venu souvent avec mon père par ce chemin ; il me semblait l'entendre encore me donner les explications que je lui demandais et comme, en parlant, il cherchait à tourner mon cœur et mon esprit vers les choses justes et bonnes. Oh ! quelle perte irréparable nous avons faite !

Mais de l'avoir vu mourir de cette manière me peinait surtout. J'éprouvais une grande haine contre le parti qui comptait le meurtrier dans ses rangs ; je jurais de travailler de tout mon pouvoir à amener un régime plus libéral, moins barbare et moins despotique dans le pays.

Ce fut ainsi que je fis la route jusqu'au cimetière, qui était autour de l'église. Les fossoyeurs descendirent le cercueil et le portèrent vers la fosse ; on le glissa avec des cordes jusqu'au fond ; on jeta quelques pelletées de terre dessus ; puis le ministre commença son oraison.

Comme je m'y attendais, il fit des allusions au caractère politique de mon père. Sous prétexte de déplorer les divisions qui régnaient dans les Montagnes et dont la mort du vieux Frédéric-Louis était la conséquence, il s'attacha à dénigrer les patriotes, qui, disait-il, foulaient aux pieds cette parole de l'Écriture : « Crains Dieu et honore le roi. » Il parla de la malédiction qui repose jus-



qu'à la troisième et quatrième génération sur ceux qui ne suivent pas l'Écriture. Enfin, tout ce qu'il dit était plein d'aigreur et de méchantes paroles, et j'en fus profondément froissé.

Oui, Eugène, et il y avait de quoi. Autant j'estime un ecclésiastique qui comprend et pratique dignement son ministère de charité, autant j'éprouve de mépris pour celui qui n'a que du fiel à la bouche et qui profite de toutes les circonstances, même de celle où un fils enterre son père, pour jeter ses paroles haineuses à la face des gens.

Chacun revint du cimetière indigné comme moi. On savait que ce ministre ne faisait qu'obéir aux ordres secrets du gouvernement; car, depuis le combat des Eplatures, ces messieurs du chef-lieu n'avaient plus craint de démasquer leurs méchantes intentions à l'égard des Montagnes, et on disait que les proscriptions allaient commencer. Tu verras que ces prévisions n'étaient pas trompeuses.

Tous les parents nous accompagnèrent jusqu'à la maison. Nous bûmes un verre ensemble, puis ils se retirèrent, l'un après l'autre. Louise et Jérôme restèrent les derniers; il était passé dix heures du soir quand ils nous quittèrent.

Je dis bonsoir à ma mère en l'embrassant et je montai



dans ma chambre. Il n'y avait pas dix minutes que j'étais au lit, lorsque j'entendis frapper à la fenêtre en bas.

« Julie, Julie, disait-on, dépêchez-vous d'ouvrir. »

Je mis le nez au guichet. C'était le père Guillaume qui faisait ce bruit. « J'ai quelque chose d'important à dire à Charles-Louis, » ajouta-t-il en parlant à ma mère qui s'était relevée et avait rallumé sa lampe.

En deux secondes, j'étais habillé. Je descendis dans la grande chambre, où le père Guillaume venait d'entrer.

« Charles-Louis, me dit-il, les affaires vont mal pour toi. Tu es signalé comme ayant des connivences avec les Francs-Comtois. C'est Gaspard qui t'a dénoncé. On t'a mis sur la liste des proscrits ; les sautiers doivent venir te saisir demain ; et qui sait si on ne te fourrera pas en prison pour quelques semaines, avant de t'envoyer en exil.

— D'où savez-vous ça, père Guillaume ?

— Voici. J'étais ce soir après l'enterrement chez cette vieille sorcière de Charlotte à boire un petit verre de gentiane, quand Gaspard arriva avec deux individus que je ne connais pas ; ils s'assirent vers le poêle en terre glaise et demandèrent des petits verres, sans faire attention à moi qui étais à une autre table. Bientôt, il se mirent à faire une fumée du diable, qui vous picotait les yeux ; puis ils causèrent de choses et d'autres. Peu à peu, ils



baissèrent la voix, comme s'ils avaient des secrets à se dire. Alors je fis semblant de dormir; ils ne se défiaient pas de moi et continuèrent à parler. C'est ainsi que j'ai tout appris. Ce coquin de Gaspard te déteste; je ne sais pas si tu lui as fait du mal, mais je suppose que c'est à cause de sa cousine. A dix heures, ces trois gibiers de potence déguerpirent; moi, je feignis toujours de ronfler, jusqu'à ce que la Charlotte vint me secouer l'épaule en me criant dans l'oreille: « Allons, père Guillaume, c'est *firobe*. » Je me levai, l'air tout endormi, je payai et je sortis; mais une fois devant la maison, j'ai allongé la jambe pour venir tout vous dire.

— Merci, père Guillaume, dit ma mère; mais qu'est-ce que Charles-Louis peut avoir à craindre? quel mal a-t-il fait?

— Hé! quel mal avaient fait ceux qu'on a déjà pris hier et avant-hier pour les conduire en prison? Quel mal avaient fait les Pierre DuBois, les Jonathan Ducommun et tant d'autres qui, sachant qu'on allait les prendre, ont préféré partir pour la France ou pour le Vallon? Y avait-il de plus braves gens que ceux-là sous le ciel? Voyez-vous, les temps sont durs pour les patriotes; le gouvernement ne peut pas les sentir, et il ne sera content que quand il aura chassé la moitié des habitants du pays. C'est pourquoi, crois-moi, Charles-Louis, sauve-toi



pendant qu'il est temps ; tu ne te repentiras pas d'avoir suivi mon conseil. J'estimais ton vieux père ; et c'est assez de l'avoir perdu d'une manière aussi triste, sans que je voie encore son fils maltraité à cause de ses opinions.

— Vous avez raison, Guillaume, fit ma mère après avoir réfléchi. Il faut que Charles-Louis parte cette nuit.

Je voulus m'opposer à ce projet. Te le dirai-je, il m'en coûtait de me séparer de Louise sans l'avoir revue et de la savoir exposée à toutes les embûches de son cousin. Mais toute ma résistance dut céder devant les supplications de ma mère et de Guillaume.

On me fit à la hâte un petit paquet de hardes, on me força d'avaler un verre de kirsch pour me tenir chaud pendant la route ; et je partis, après avoir embrassé plusieurs fois ma mère, qui pleurait à chaudes larmes, et avoir serré la main au père Guillaume.

Mais je n'avais pas fait vingt pas hors de la maison, qu'une idée subite m'était venue : revoir Louise à tout prix. Je me dirigeai donc du côté de la ferme, qui était toute plongée dans l'obscurité.

J'arrivai haletant près de la maison. Je connaissais la fenêtre de la chambre de Louise ; je frappai contre les vitres, d'abord doucement, puis plus fort, au risque de réveiller toute la ferme.



Heureusement, Louise avait le sommeil léger; elle cria de sa voix douce : « Qui est là ? que veut-on ? »

— C'est moi, Charles-Louis, dis-je en approchant ma bouche tout près de la vitre. C'est moi, n'ayez peur. Je viens vous dire adieu, car je pars.

— Grand Dieu, fit-elle, est-il possible ? »

Et je l'entendis sauter du lit. Un instant après, elle apparut à la fenêtre, vêtue d'un jupon et d'un mantelet.

« Charles-Louis, me dit-elle en pleurant : qu'y a-t-il ? Pourquoi partez-vous ? »

— Il y a que je suis sur la liste des jacobins. Gaspard m'a dénoncé, et je devrais être pris demain. Je voulais rester, mais ma mère m'oblige à partir.

— Elle a raison, » dit Louise. Puis elle éclata en sanglots, et me jeta les bras autour du cou.

« Pars vite, pars, car Gaspard pourrait t'entendre, et te faire un mauvais sort. Pars, mais écris-moi. Je penserai tous les jours à toi, et tu reviendras bientôt. »

Je pressai Louise sur mon cœur, puis je m'éloignai rapidement, car je sentais que si je fusse resté plus longtemps, rien n'eût plus pu me faire partir.

Du pas dont j'allais, je fus bientôt au sommet de Pouillerel.



## XIV

Il faisait un ciel sombre, dans lequel luisaient profondément des milliers d'étoiles. L'image de Louise et de ma mère éplorées ne me sortait pas de la tête. Je voyais aussi la figure sanglante de mon père pendant cette nuit terrible que je t'ai racontée ; je songeais à sa tombe au cimetière ; je me figurais son corps inanimé sous la terre pesante ; je me rappelais sa bonté, sa droiture, ses conseils paternels, son regard bienveillant, sa voix calme, et je me surprenais à parler tout haut : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi l'ont-ils tué ? pourquoi la balle l'a-t-elle atteint plutôt qu'un autre ? pourquoi les meilleurs sont-ils retranchés ? ô guerre civile, que d'horreurs ne fais-tu pas commettre !.... Si les hommes savaient s'entendre, si un petit nombre ne voulait pas s'imposer au grand nombre, combien les choses n'iraient-elles pas mieux ?... Je n'aurais pas perdu le meilleur des pères, je ne devrais pas, par cette nuit sombre, sur ces chemins difficiles, partir, pauvre proscrit, comme un malfaiteur, pour la terre étrangère... Je n'aurais pas dû quitter ma bonne mère, dont j'étais la consolation ; Louise, qui va être en butte à toutes les obsessions de Gaspard... Il ne me faudrait pas fuir nos belles montagnes, nos grands sapins, la



maison où j'ai grandi, toutes ces choses sans lesquelles la vie n'est plus rien. Mais la malédiction de Dieu est sur le pays, à cause de ceux qui oppriment leurs frères, et elle durera aussi longtemps que pèsera sur nous la domination de l'étranger. »

Tu peux penser que la nuit ne contribuait pas à distraire mes pensées. Les grands arbres restaient immobiles ; pas d'autre bruit dans la montagne que celui de mes pas et l'écho que mon bâton ferré, en retombant sur le chemin, allait parfois éveiller au loin sous un gros rocher. J'ai passé là un triste moment.

Pour éviter les corps de garde, j'avais suivi le sentier qui descend par la Grebille et les Plaines jusque près du vieux moulin. Il pouvait être deux heures du matin quand j'arrivai. Je frappai doucement à la fenêtre du meunier. « Qui est là, cria du dedans le père Jean-David Calame ; qui frappe à pareille heure ? — C'est moi, le fils d'un de vos amis d'enfance, du vieux Frédéric-Louis, qui a été assassiné l'autre jour. Je vais en France, car on me poursuit. Venez m'ouvrir. »

Le vieux ouvrit le vasistas, et m'ayant reconnu : « Attends que je passe une culotte, dit-il. Par ces temps de malheur, il faut savoir avec qui on vit. Prends patience une minute, mon garçon. »

Il mit du temps à s'habiller ; mais à la fin, j'entendis



ses sabots résonner dans le corridor ; il sortit et voulait absolument me faire à déjeuner , mais je lui dis : « Non, Jean-David ; le plus pressé est de vite me passer de l'autre côté, et pour ce service je vous serai très reconnaissant. »

Alors il prit sa rame sur son épaule , et nous descendimes au bord de l'eau. Quand nous fûmes sur l'autre rive, il me secoua fortement la main et me dit : « Dieu t'aide et te conserve là-haut !... Je n'ai jamais partagé *les opinions* de ton père ; mais aussi vrai que nous sommes tous enfants du même pays, si tu as besoin d'un service, tu n'as qu'à t'adresser à Jean-David Calame. »

Je remerciai sincèrement le brave homme et je m'acheminai par le petit sentier qui gravit la côte jusqu'au Lessut.

Les grandes lueurs du matin se répandaient dans la gorge. Le sentier est rapide et de temps à autre , je me retournais pour regarder le Doubs qui, d'un vert presque noir, circulait lentement dans le fond ou grondait , en se jetant, tout couvert d'écume , par dessus les écluses. L'herbe était pleine de rosée, les hêtres tranchaient par leur vert tendre sur les sapins noirs qui s'étagaient de chaque côté jusqu'au ciel. Le soleil traçait déjà sa ligne de lumière au haut de la montagne pendant que la gorge était plongée dans l'ombre. Tout s'animait cependant au bord de la rivière ; des vaches rouges et blanches ve-



naient y boire en bramant ; un petit pâtre , le fouet à la main , les pieds nus , chassait le troupeau devant lui. Le moulin avait repris son tic-tac et la scie grinçait sur les billons. L'aigle s'éveillait au sommet du rocher ; il jetait dans la vallée son cri sauvage , tandis qu'au fond des mares voisines de la rivière , les grenouilles coassaient en chœur.

C'est si limpide et si frais , une belle matinée de printemps dans les gorges du Doubs , que peu à peu je sentis mes sombres idées disparaître et l'espérance me revenir. Je regardais l'avenir avec courage , j'étais résolu à soutenir la lutte , si pénible fût-elle. A vingt ans , les chagrins sont aussi profonds mais durent moins qu'à un âge plus avancé , parce que l'illusion dore encore l'existence. Plus tard le malheur surprend moins , mais la vie reste décolorée. Tu en feras toi-même l'expérience.

Quand j'arrivai au Russey , j'avais faim , et , en déjeunant , je ruminais des plans d'avenir. Mon intention n'était pas de rester au Russey , mais d'aller à la Grand'Combe , chez les frères Quarteron , que mon père connaissait beaucoup pour avoir souvent fait des parties de chasse avec eux. Je me mis donc en route quand je fus un peu reposé. Les Quarteron me reçurent à bras ouverts ; ils me donnèrent une chambre dans le haut de la maison ; on posa un établi devant la fenêtre , et Louis Quarteron , l'ainé ,



qui allait le lendemain à la Chaux-de-Fonds, se chargea de me procurer les outils de mon père, ainsi que de demander des ébauches d'horlogerie à mon beau-frère Philippe.

C'étaient de bonnes gens que les Quarteron, qui faisaient tout pour m'être agréables. Tu conçois cependant que l'ennui me tenait effroyablement. Le dimanche ou le soir après le travail, j'allais jusqu'au bord de la côte; je regardais les hameaux neuchâtelois, les Planchettes, les Plaines, le Dazenet, les Joux-Derrière, Pouillerel avec sa tête chauve qui me cachait les Eplatures, et je me disais que deux lieues à peine me séparaient de ma fiancée et de ma mère, que je n'avais que quelques pas à faire pour toucher le sol de mon pays, mais qu'il y avait entre nous une barrière infranchissable pour moi, parce que j'étais patriote. Dans ces moments, j'ai souvent pleuré en entendant le son des cloches qui venait, par un temps clair, jusqu'à moi, soit de la Chaux-de-Fonds, soit des Planchettes. Je maudissais l'étranger et je désirais l'affranchissement du pays.

Les communications étaient difficiles entre la France et nos Montagnes, à cause des émigrés. Je recevais pourtant de loin en loin des nouvelles de ma mère et de Louise. Ce fut ainsi que j'appris ce qui s'était passé après mon départ : les sautiers étaient venus le lendemain,



comme le vieux Guillaume l'avait dit, pour me conduire devant M. le maire; ne me trouvant pas, ils avaient fouillé la maison du haut en bas, ils avaient insulté ma mère, sans respect pour ses cheveux gris, lui disant de mauvais propos; ils avaient aussi fait d'affreuses menaces contre moi, et la pauvre femme, tout épouvantée, me faisait supplier de ne passer la frontière à aucun prix.

J'appris également que la misère grandissait dans les Montagnes en même temps que les persécutions du gouvernement. Gaspard, qui était devenu un des émissaires les plus acharnés du régime prussien, se croyait tout permis; il traitait Jérôme avec insolence, et se montrait de plus en plus audacieux envers Louise. Jérôme ne disait pas grand'chose, mais il s'informait auprès des domestiques de ce que faisait son neveu, quand le dimanche ou la veillée il quittait la ferme pour ne rentrer que tard dans la nuit, soulé comme un je ne saurais dire quoi, et trébuchant dans le corridor à réveiller toute la maison.

La santé de ma mère était languissante; sa vue s'affaiblissait de jour en jour et son visage devenait plus pâle. Louise allait tous les soirs lui faire visite; elles parlaient des absents et souvent elles pleuraient ensemble toute la veillée.

Marguerite et Philippe avaient proposé à ma mère de venir demeurer chez eux au village; mais elle avait re-



fusé. « Il me semble, avait-elle dit, que ce serait me séparer encore une fois de votre père. Nous avons vécu heureux ensemble dans cette maison : je ne la quitterai que pour aller le rejoindre au cimetière. »

## XV

Je veux maintenant te dire ce qui se passa au Pissou et à la Grand'Combe, dans le mois d'octobre.

Le gouvernement neuchâtelois avait fini par céder aux sollicitations qui lui arrivaient de tous les côtés, et avait annoncé qu'à partir du 25 septembre 1792, aucun émigré n'entrerait dans le pays, ou du moins n'y séjournerait plus longtemps. Mais c'était une vaine promesse, qui ne fut jamais tenue par certaines juridictions de la principauté.

C'est ainsi que les gens des Planchettes et ceux du Valanvron gardèrent chez eux des émigrés, qui ne manquèrent pas de leur monter la tête encore davantage contre les patriotes neuchâtelois et contre les Républicains français. Aussi n'osait-on plus se hasarder dans la montagne que bien armés et en grand nombre.

Au Pissou, il y avait un poste français. J'étais parti, par une après-dînée, avec le père Quarteron, pour aller près de là sur la montagne, où une partie de son bétail pâtu-



rait sous la garde de son frère, de ses fils et des domestiques.

Il était tard quand nous passâmes au Pissou.

Nous entrâmes à l'auberge pour prendre un verre.

Tu connais ce village, bâti dans une combe transversale ; tu te rappelles sans doute ses vieilles maisons couvertes de bardeaux et entourées de vergers.

Il n'y avait plus de lumière qu'au poste et à l'auberge.

Pendant que le père Quarteron causait avec l'aubergiste, voilà tout à coup qu'un grand bruit se fait au dehors. « Aux armes, la garde ! » entend-on crier, puis pan, pan ! plusieurs coups de fusil sont lâchés.

L'aubergiste saute à la fenêtre. « Pour l'amour du ciel, sergent, qu'y a-t-il ? » cria-t-il à un soldat qui passait devant la fenêtre, son fusil tout fumant.

« Une bande d'émigrés a attaqué le poste . . . Mais fermez vite la fenêtre, car on va tirer de nouveau. — Attention, commanda-t-il tout en chargeant son fusil . . . joue . . . feu . . . »

Cette fois la troupe était tout près ; une grande lueur éclaira la chambre, les vitres volèrent en éclats.

De l'autre bout de la rue, on entendit riposter les agresseurs, qui pouvaient être une trentaine ; ceux du poste étaient dix, y compris le sergent.

Dans toutes les maisons, les gens s'étaient levés ; les



lampes s'étaient rallumées, chacun fermait ses contre-vents.

La lutte ne fut pas longue : les agresseurs se retirèrent bientôt, poursuivis par les soldats et par les hommes du village qui s'étaient joints à eux, armés de fourches et de vieux fusils.

Il n'y eut pas d'autre blessé que le sergent, qui avait reçu une éclaboussure à la joue. Quant aux émigrés, ils s'étaient dispersés ; les hommes du village et la troupe revinrent donc sans avoir atteint personne et ils entrèrent à l'auberge.

Le père Quarteron voulut se lever pour partir : « Je ne vous le conseille pas, dit le sergent ; ces gens-là se sont embusqués dans le voisinage, et vous êtes sûrs d'être attaqués. Ah ! si la Révolution avait un peu plus d'énergie, elle aurait déjà mis à l'ordre le pays de Neuchâtel, qui peut tolérer chez lui de la pareille racaille. »

Nous décidâmes de rester pour la nuit. L'aubergiste nous prépara une chambre en haut. Le reste de la nuit fut tranquille.

Quand de bonne heure le lendemain matin, nous arrivâmes à la maison des Quarteron, nous fûmes tout surpris de voir à l'entour la haie tout endommagée, la porte ouverte et un grand nombre de fenêtres brisées.

Nous entrâmes, la maison était vide ; les escabeaux et



lès chaises étaient renversés à la cuisine et dans la chambre ; par terre il y avait de la vaisselle brisée. A l'écurie, plus pas une bête. Je courus chez le voisin pour savoir ce qui s'était passé.

En route, je trouvai Véronique, l'aînée des filles Quarteron qui était assise près de la haie et pleurait à chaudes larmes. Elle me raconta ce qui s'était passé. Les émigrés étaient venus , ils avaient fait un sabbat d'enfer dans la maison, ils avaient enlevé les jambons , vidé ou cassé un grand nombre de bouteilles ; les filles, effrayées, s'étaient sauvées par les fenêtres, et de loin, elles les avaient vus emmener les bêtes qui restaient encore à l'écurie.

En vain les gens de la Grand'Combe, avertis par les Quarteron , firent-ils de grandes battues : les émigrés avaient déjà passé le Doubs. Ils se glorifiaient sans doute, en compagnie de leurs amis des Planchettes et du Valanvron, de leurs brillants exploits sur le sol de leur nation.

Voilà comment se conduisaient ces hommes que le gouvernement soutenait en cachette , qu'il préférerait aux enfants du pays, et qui furent pour nous la cause de tant de malheurs. Voilà quels étaient ces vénérables infortunés, comme les appelaient les écrits officiels du temps. Oh ! vois-tu, il n'y a rien de surprenant si parfois les cœurs s'aigrissent et si le peuple se révolte , quand on voit pratiquer au grand jour de telles abominations.



## XVI

L'automne avait passé au milieu de toutes ces misères; les dernières feuilles rouges des hêtres tombaient lentement, et les petits enfants de la Grand'Combe s'en allaient pieds nus dans la forêt, avec de grands sacs, pour regarnir les paillasses de leurs lits; ils se roulaient tout le jour dans la feuille morte en riant, ils ramassaient de la *fêne*, cueillaient des alises et allumaient des *torrées* dont on voyait du village la fumée blanche s'élever au dessus des grands arbres, et ce n'est que le soir venu, qu'ils remplissaient leurs sacs de feuilles mortes pour revenir au logis. Heureux enfants! ils ne s'inquiétaient ni de la Révolution, ni de la guerre; ils ne souffraient pas des douleurs de l'exil, et pourvu qu'ils eussent leur tasse de lait chaud et leur morceau de pain bis au retour, peu leur importait le reste!

L'hiver ne se fit pas attendre et fut particulièrement rigoureux; les nouvelles des Eplatures devenaient de plus en plus rares; je dépérissais d'ennui. Les mois de février et de mars se passèrent sans rien recevoir. Alors je n'y tins plus, et quoique les mesures contre les pros-crits eussent redoublé de rigueur, je me mis en route un des premiers soirs du mois d'avril.



Ce fut entre nuit et jour que je partis. Le vent soufflait misérablement dans les branches des sapins ; de gros nuages, sombres et bas, se traînaient sur les montagnes ; le pinson, l'oiseau de la pluie, sifflait sa note toujours la même ; de larges flaques d'eau et de boue marquaient le chemin ; sur les pentes mal exposées, il y avait encore des taches de neige fondante.

Le batelier de la Rasse, ami des Quarteron, me passa devant la grande écluse ; les côtes ne sont jamais bonnes à gravir la nuit, mais par les sentiers de contrebandiers que j'étais obligé de suivre, il m'était plus facile de me cacher à la moindre alerte.

Arrivé à la hauteur de Mi-Côte, le vent soufflait plus fort. Je m'arrêtai pour m'essuyer le front et pour examiner la route que je devais traverser à cet endroit. Il faisait complètement nuit ; la côte me semblait pleine de bruissements lamentables ; je croyais entendre tantôt des voix, tantôt des pas devant moi, derrière moi, autour de moi ; et quand je traversais des taillis ou des recrues, les petites branches qui me fouettaient le visage et se replaçaient ensuite avec un bruit singulier me faisaient tressaillir ; mais j'allais néanmoins, parfois à quatre, la respiration sifflante, n'en pouvant plus.

Quand je me fus arrêté un instant, je n'entendis plus



que le vent qui gémissait dans la côte. Je me remis alors en marche et bientôt j'arrivai au sommet.

L'essentiel était maintenant d'éviter les patrouilles qui faisaient des rondes toute la nuit sur la montagne ; car les proscrits étaient déjà au nombre de 500 et l'on craignait un coup de main. De distance en distance, des postes étaient établis et se dessinaient rouges dans la nuit avec leurs fenêtres illuminées, devant lesquelles on voyait passer comme des ombres les sentinelles, l'arme au bras.

Le vent plus fort écartait parfois les nuages, entre lesquels la lune apparaissait, ce qui rendait plus difficile d'échapper aux postes. A force de détours, je réussis cependant à les esquiver. Une seule fois, je faillis être arrêté. C'était au dessus des Combettes. J'entendis à vingt pas de moi un qui vive ! qui m'arrêta court. Comme je ne remuais plus, la sentinelle crut sans doute s'être trompée, et continua sa marche. Je me dirigeai en sens inverse en étouffant le bruit de mes pas et je remontai du côté des Joux-Derrière. Une fois à la hauteur du bois, j'en suivis la lisière avec précaution, et moins d'une heure après, j'étais devant notre maison des Eplatures.

Mon cœur battait à se rompre ; les fenêtres de la grande chambre étaient éclairées. J'allai coller mon œil contre une des vitres et je vis un tableau que je n'ou-



blierai jamais. Ma mère était dans son lit, blanche comme une morte, ses cheveux gris sortant de dessous son bonnet, ses deux mains amaigries étendues sur la couverture. Louise, assise au chevet dans le fauteuil, tenait sur les genoux la grosse bible de mon père et lisait à haute voix.

Au bout d'un instant ma mère joignit les mains et ses lèvres remuèrent; puis je vis qu'elle s'adressait à Louise, et celle-ci répondit: « Soyez sans inquiétude, bonne mère, et passez une bonne nuit, tâchez de dormir. Pour sûr, Dieu ne voudra pas que vous mouriez sans avoir revu Charles-Louis. »

Je n'y tins plus et m'écriant du dehors: « C'est moi, me voici! » je me précipitai comme un fou dans la maison.

Quand j'ouvris la porte de la chambre, ma mère, effrayée par ce bruit auquel elle ne comprenait rien, s'était à moitié dressée sur son séant et ouvrait de grands yeux fixes. Mais quand elle m'eut reconnu: « Dieu du ciel, est-ce bien toi? » s'écria-t-elle en me tendant les bras. Je tombai à genoux près du lit, et elle tenant ma tête dans ses mains, nous nous mîmes à sangloter tous les trois.

Quand le premier moment fut passé, Louise et ma mère me reprochèrent mon imprudence; et comme je



leur expliquai que je n'avais pu rester plus longtemps sans nouvelles, elles me répondirent qu'elles n'avaient pas voulu m'effrayer à cause de la maladie de ma mère.

« Mais, rassure-toi, ajouta celle-ci avec un pâle sourire, je ne garde pas le lit tout le jour. Je me lève encore et fais moi-même mes repas. Marguerite et Louise m'ont déjà offert de venir s'établir ici ; mais je n'y ai pas consenti. Ce sera assez tôt quand je serai complètement alitée. »

Cette pauvre mère, comme elle était changée ! Ses yeux mornes étaient entourés d'un grand cercle noir ; son nez était devenu mince et transparent ; ses lèvres décolorées se contractaient péniblement ; quant à ses mains, elles avaient la blancheur de la cire vierge.

En la voyant aussi près de la tombe, je me mis à pleurer de nouveau ; mais Louise me dit : « Il faut pourtant prendre courage et ne pas t'abandonner ainsi. D'ailleurs tu dois songer à repartir. Gaspard est comme un enragé ; il surveille la maison nuit et jour et prétend que tu es déjà revenu plusieurs fois. Je tremble à l'idée qu'il pourrait t'avoir vu passer. »

Alors ma mère se mit à trembler de tous ses membres et dit à Louise : « Tire les rideaux des fenêtres. Bonté divine, il ne manquerait plus que cela ! Ecoute, Charles-Louis, tu ne peux rester ici. Je sens que la frayeur me



ferait mourir plus vite. Louise va retourner à la ferme et à minuit tu te remettras en route. »

Je n'y voulais pas consentir; mais ma mère était si agitée, que je vis bien qu'il fallait céder. Les émotions de cette veillée l'avaient brisée; plusieurs fois elle sembla s'évanouir. Louise voulut rester; mais elle : « Non, non, retourne, sinon l'on serait inquiet là haut et Gaspard pourrait descendre. »

Nous aurions eu bien des choses à nous dire, Louise et moi, mais dix heures étant là, elle partit. Alors, me faisant asseoir près de son lit, ma mère me dit : « Eteins la lampe, et causons dans l'obscurité; nous serons plus sûrs de n'être pas surpris par des regards curieux. Là, maintenant donne-moi ta main. Mon pauvre Charles-Louis, ton père et moi nous avons vécu bien heureux; c'était un homme très doux; souvent il me disait : « Si Dieu nous donne un fils, je désire qu'il soit utile à son pays, mais sans ambition; les ambitieux ont fait plus de tort au peuple neuchâtelois que de longues années de disette; c'est eux qui nous ont vendus à la Prusse, tandis qu'il eût été si facile de nous rendre libres comme nos alliés les Suisses; mais un jour viendra où le peuple ouvrira les yeux. » Voilà ce qu'il me disait; et moi, qui ne m'occupais pas beaucoup de politique, je pensais pourtant qu'il avait raison. Oui, ton père fut un brave et digne



homme, et il te laisse un nom respectable et un bel exemple à suivre... J'espère qu'un jour tu épouseras Louise : traite-la doucement, comme ton égale ; ce sera une bonne femme pour toi, la meilleure que je puisse te souhaiter. Maintenant, écoute. Je désire que, quoi qu'il puisse arriver, tu ne vendes pas cette maison ; c'est celle de tes ancêtres et celle où tu seras heureux, si Dieu veut que tu reviennes de l'exil. Promets-moi cela. »

C'est ainsi qu'elle me parla, s'interrompant souvent pour reprendre son souffle. Onze heures, puis minuit sonnèrent. Alors elle me dit : « Voici le moment de partir. Embrasse-moi, mon fils, et que Dieu te soit en aide ! Ne pleure pas, cela me fait mal. Adieu, une dernière fois, adieu... »

Les sanglots l'étouffaient, et moi, comprenant que ma présence prolongée lui deviendrait fatale, je la baisai au front, et je me précipitai dehors.

Pour la seconde fois, je me trouvais donc pendant la nuit obligé de prendre le sentier de l'exil, mais cette fois avec un chagrin immense, car je ne reverrais plus ma mère, je le sentais bien ; et cette idée m'accablant, je me jetai sur l'herbe humide du pré, derrière la maison, pour me livrer à mon désespoir.

Mais bientôt je me relevai. Cette fois encore, je ne



voulais pas m'éloigner sans avoir revu Louise, et tout courant, je me dirigeai vers la ferme.

Tu connais le petit fourré qui est à droite de la charrière et que traverse le sentier de la ferme. J'y étais à peine engagé qu'il me parut entendre des voix ; je m'arrêtai.

Ce n'était pas une illusion ; trois hommes descendaient précipitamment le pré, suivant le sentier ; ils arrivaient droit sur le fourré. Je reconnus la voix de Gaspard : « J'en suis sûr, disait-il ; Louise l'a raconté à son père, et Lisbeth m'a tout répété. Il est là et doit repartir après minuit. Peut-être est-il déjà loin !... Mille tonnerres !... ne pas l'avoir su plus tôt !... »

J'étais au milieu du sentier ; mon premier mouvement fut de me jeter de côté pour n'être pas vu ; mais il était trop tard. Gaspard n'était plus qu'à quelques pas ; il venait de m'apercevoir. « Un homme ! c'est lui, le voilà !... ne le laissons pas échapper !... »

Je me jetai tête baissée dans le fourré ; malgré l'obstacle des branches qui me déchiraient le corps, en deux bonds je fus dehors, et je me mis à gravir le pré à la course, laissant à droite la ferme de Jérôme.

Mais j'étais suivi de près ; quelques secondes après, des cris retentissaient derrière moi : « Le voilà, le voilà, feu ! feu ! » et trois coups de feu se succédèrent. Par



bonheur je n'étais pas touché; ma course ne fit que s'accélérer.

Alors ce fut une véritable lutte d'agilité. J'entendais ces trois pas retentir derrière moi sur le sol lourd et détrempé. Je n'avançais qu'avec peine dans l'herbe, mais je parvenais à maintenir ma distance en m'agitant de toutes mes forces. Cependant, je sentais que je n'irais pas loin de la sorte; ma poitrine était en feu, des lueurs rougeâtres me passaient devant les yeux, et ceux qui me poursuivaient ne semblaient pas se relâcher.

Cinq minutes au plus se passèrent; enfin je rencontrai un mur; je l'escaladai, mais si maladroitement, que les pierres s'écroulèrent sous mon pied et l'une d'elles, me frappant à la cheville, me causa une vive douleur.

Par bonheur, dix pas après, commençait la forêt. Je n'en pouvais plus: après avoir fait encore quelques enjambées, je me laissai tomber sous un arbre. Quelques secondes de halte m'eurent bientôt allégé le souffle.

Devant moi, je voyais tout le pré jusqu'à la ferme; je voyais indistinctement trois ombres s'agiter; deux étaient passablement en arrière, une arrivait près du mur.

C'était Gaspard, qui marchait dans mes pas; il traversa le mur et continua à s'avancer de mon côté.

Alors je me levai tout à coup devant lui, et, mon bâton



de route serré dans le poing, je lui en assénai un coup formidable sur la tête; il tomba comme une masse sans pousser un cri.

Je repris aussitôt mon élan; la douleur de mon pied s'était calmée et ne me sentant plus suivi d'aussi près, j'allais d'un pas raisonnable; puis, quand je pensai n'avoir plus rien à craindre, je me remis à marcher.

Un remords me poursuivait: aurais-je tué Gaspard? Mais il me semblait que c'était en légitime défense et ma conscience fut tranquillisée.

Dès lors, j'ai su qu'il n'avait été que violemment étourdi et que quelques jours après, il ne s'en ressentait plus; mais j'appris aussi que ma pauvre mère, en entendant retentir ces trois coups de feu, avait eu un tel saisissement qu'elle ne s'en releva pas. Le lendemain, quand Louise descendit, elle était à l'agonie; elle eut encore la force de demander de mes nouvelles, et quand on lui eut dit qu'il ne devait rien m'être arrivé parce qu'on n'avait rien appris de fâcheux sur mon compte, elle se tranquillisa un peu, mais le râle la prit bientôt, et le soir elle rendit l'âme dans les bras de Louise et de Marguerite, qu'on avait fait venir du village.

Quant à moi, j'avais repris le sentier du vieux moulin; là, trouvant une rame dans la barque, je ne voulus pas réveiller le vieux Jean-David; je passai seul le Doubs,



laissant aux gens du moulin le soin de ramener leur barque.

Je retournai chez les Quarteron ; mais l'ennui m'y reprit si fort qu'un matin je me décidai à les quitter. Tous mes outils furent emballés dans un sac, et après avoir remercié ces bonnes gens de leur hospitalité, je me mis en route pour Morteau.

## XVII

Arrivé dans cette petite ville, toujours si hospitalière à nos réfugiés, j'entrai dans l'auberge, et comme j'avais faim, je demandai du pain et du fromage, avec un verre. Il était dix heures du matin. Quand j'eus mangé et bu, je m'approchai de la fenêtre, et je vis dans la rue une longue file de voitures qui s'avançaient, chargées de bagages et couvertes de bâches ; les marmites et les chaises étaient attachées de chaque côté des chars, et aux établis qui dressaient leurs longues jambes vers le ciel, je reconnus tout de suite que c'étaient des horlogers neuchâtelais proscrits comme moi. Les femmes, toutes bleues de froid, étaient assises sur le devant des voitures, portant leurs petits enfants enveloppés dans leurs jupes. Les hommes marchaient à côté des chevaux et derrière suivait un grand troupeau de vaches et de chèvres.



Ils s'arrêtèrent devant l'auberge. Tout le long de la rue, des deux côtés, les gens étaient aux fenêtres ; en bas, c'était un vacarme épouvantable : les vaches bramaient, les petits enfants pleuraient, les mères parlaient pour les apaiser, les hommes criaient pour faire ranger les chevaux au bord de la route, et leur donner du foin. Cela faisait une confusion inexprimable.

Moi, comme je reconnaissais quelques-uns des proscrits, je descendis vers eux ; nous nous serrâmes la main. « Tu vois, Charles-Louis, me dit l'un, à quoi nous en sommes réduits : à aller comme des mendiants et des heimathloses sur les grands chemins, traînant après nous nos femmes et nos enfants ; implorant un gîte, nous qui avons laissé là-haut de belles et chaudes maisons où nous étions nés, où nous vivions heureux. Oh ! ces hommes qui nous chassent de notre pays assument sur eux une lourde charge... Un jour viendra où les fils païront les dettes des pères. Mais, en attendant, ça n'empêche pas que le cœur vous saigne. »

Et pendant qu'il parlait, ses lèvres tremblaient ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Le maire de la ville vint vers les proscrits ; il leur dit qu'ils étaient les bienvenus en France et qu'on ferait pour eux tout ce qu'on pourrait. « Vous souffrez pour une grande cause, ajouta-t-il ; mais ayez bon courage.



Nous nous souvenons que nos peuples sont frères ; disposez de nous comme vous l'entendrez. »

Nous le remerciâmes. Quelques-uns, surtout des vieux, dirent qu'ils voulaient s'établir à Morteau ou dans les environs. « De cette manière au moins, nous verrons toujours nos vieux sapins, et cette vue nous fera prendre notre exil en patience. Il nous semblera que nous sommes encore chez nous. Quant à aller nous établir dans la plaine, c'est inutile d'y songer : on ne transplante pas les vieux arbres montagnards. »

Le plus grand nombre était d'avis de se rendre à Besançon. « C'est une grande ville qui a des ressources, où nous serons mieux qu'ici pour faire de l'horlogerie et pour la vendre. Nous devons songer à l'avenir de nos familles. »

Je me décidai à partir avec ceux-ci ; c'était une occasion toute trouvée d'avoir des compagnons de route et de travail ; et entre tous, nous nous tirerions plus facilement d'affaire s'il s'agissait de fabriquer des montres.

Les habitants de Morteau nous soignèrent fraternellement ; ils nous invitaient à rester quelques jours, mais dès le lendemain matin, nous avions résolu de partir. Nous prîmes congé de ceux des nôtres qui restaient, et toute la colonie horlogère se mit en route.

Te dire le mal que nous eûmes en chemin avec tous



ces enfants, ces bagages et ce bétail, ce serait trop long. Dans les villages que nous traversions, nous trouvions toujours à vendre quelque pièce de bétail, de sorte qu'après trois jours, lorsque nous arrivâmes à Besançon, il ne nous restait plus que nos outils et quelques meubles.

Voilà comment l'horlogerie alla s'établir en Franche-Comté, voilà d'où provient cette concurrence qui a souvent fait tant de tort à nos Montagnes. Les fautes des gouvernements causent la ruine des peuples. Si au lieu de nous persécuter, les nobles d'alors avaient voulu écouter nos réclamations, tout serait mieux allé pour notre pays. Mais quand l'orgueil tient les hommes, c'est comme si le démon les possédait. Ces messieurs étaient tellement habitués à faire à leur caprice, qu'il leur fallait absolument un souverain éloigné, qui ne s'occupât pas trop d'eux, et pour rien au monde ils n'auraient voulu laisser leurs concitoyens mettre le nez dans leurs affaires et leurs tripotages. C'est triste, bien triste, te dis-je. Le ciel préserve le pays de revoir des temps pareils !

Une fois à Besançon, j'appris la mort de ma mère arrivée si promptement, les événements du pays et en particulier le grand incendie qui dévora la Chaux-de-Fonds dans la nuit du 5 mai 1794. Je recevais souvent des lettres de Louise. C'est par elle que j'appris que Gaspard, chassé de la ferme par Jérôme, avait désigné



celui-ci comme un des plus enragés révolutionnaires ; que depuis ce moment , les habitants des Eplatures lui faisaient chaque jour de nouvelles persécutions. On lui pilait ses champs , on lui dévastait ses jardins. Jérôme devenait maigre et malade, c'était effrayant. Il ne dormait plus , il ne mangeait plus. La nuit , il parlait tout haut dans sa chambre. Louise ajoutait qu'elle l'engageait chaque jour à émigrer aussi pour venir me rejoindre.

Un jour, j'étais à mon établi, bien tranquille au travail. Tout à coup , j'entendis des pas dans l'escalier et une voix que je crus reconnaître. Mon cœur battit bien fort. La porte s'ouvrit, je ne m'étais pas trompé : c'étaient Jérôme et Louise.

« Après tout, me dit-il en me secouant les deux mains, je n'y tenais plus. Ce n'était plus une vie ; je crois que j'en serais devenu fou. J'ai pu vendre avantageusement toutes mes terres à David, le marchand de fromages , et nous voici. L'air des villes ne me vaut rien ; mais ça vaut toujours mieux que de périr de tristesse dans son propre pays. Ah ! Charles-Louis, mon pauvre garçon, ton père a eu bien de la chance de mourir avant de voir ces choses, quoique sa mort ait été la première de toutes ces infamies. »

Louise et moi nous étions tout heureux de nous revoir



et nous restâmes le soir bien tard tous trois ensemble à parler du pays, de nos amis, de nos projets d'avenir.

Que te dirai-je ? Tu devineras sans peine le reste. Un mois après, Louise et moi nous étions mariés. J'avais repris un petit magasin d'horlogerie et le père Jérôme restait avec nous. Il regrettait toujours ses champs, ses bois, ses chevaux et ses vaches. Un soir, il était plus gai que de coutume ; il nous parla des souvenirs de sa jeunesse ; son œil gris brillait d'un vif plaisir et il nous disait que bientôt sans doute les Français renverseraient le gouvernement prussien ; qu'alors il se promettait bien de ne pas rester deux jours de plus à Besançon, mais qu'il partirait tout de suite pour les montagnes neuchâteloises. Il disait cela en fumant sa longue pipe de porcelaine, puis il alla se coucher.

Quand on entra le lendemain matin dans sa chambre, on le trouva mort.

Ce fut le seul chagrin que nous eûmes, si ce n'est parfois l'ennui du pays. Louise me donna dans l'espace de huit ans trois beaux et robustes enfants, deux garçons et une fille. Ton père était l'aîné.

Mais je ne veux pas terminer sans te raconter encore notre retour au pays. Sitôt que le décret qui annexait à la France la principauté de Neuchâtel et la donnait au prince Berthier, eut paru, alors je ne me tins plus. Nous



étions deux ou trois amis neuchâtelois qui nous réunissions presque tous les soirs pour parler du pays tout en buvant un verre. Nous décidâmes de revenir ensemble au pays. Je ne perdis pas de temps. En quelques semaines, j'eus liquidé mon petit magasin, nous ne gardâmes que quelques objets auquel nous tenions. Je mis Louise et mes trois enfants dans une voiture; mes amis en prirent une pour eux; et nous partîmes pour nos chères Montagnes.

Nous passâmes une nuit en route; le lendemain, vers deux heures de l'après-dînée, nous arrivions au Locle. C'était le 3 mai 1806. Tu retrouveras cette date dans ma vieille Bible, avec bien d'autres aussi importantes pour notre famille.

Comme on s'était arrêté pour fourrager les chevaux, je dis à Louise : « Prenons les devants pour arriver plus vite; nos amis Daniel Droz et Guillaume Montandon se chargeront de soigner les enfants. »

Nous voilà au Verger, nous voilà sur le Crêt, nous voilà aux Eplatures; plus nous approchions, plus nous allions vite. Enfin, nous la revîmes cette vieille maison où mon enfance s'était écoulée, où j'avais été heureux, où j'avais souffert, où Louise et moi nous nous étions connus et aimés, où mon père et ma mère étaient morts en bénissant leur famille; voilà le jardin où ma mère semait



ses légumes, où j'avais mes fleurs, la vieille tonnelle où nous passions de si heureux loisirs.

J'avais les yeux pleins de larmes en serrant la main de Louise.

Mais quand nous entrâmes dans la grande cuisine, quand je revis la vaste cheminée, la grande table de sapin, l'évier et la vaisselle au dressoir ; et puis, quand dans la chambre je retrouvai l'établi de mon père, l'armoire et la pendule, les vieux meubles et les grands portraits, alors mon cœur se fendit et j'éclatai en sanglots. Louise et moi, nous nous assîmes et nous pleurâmes longtemps.

Quand nous fûmes un peu calmés, je voulus tout revoir : la vieille Bible où ma mère lisait le dimanche, le psaume dans lequel elle chantait à l'église, les lunettes de mon père, leurs vêtements à tous deux et jusqu'aux verres gravés de leurs noms qu'ils s'étaient donnés le jour de leur mariage et dans lesquels ils buvaient à leurs anniversaires. Toutes ces choses étaient encore là parfaitement conservées, parce que selon le vœu de ma mère, Marguerite avait entretenu la vieille maison et n'avait rien changé à l'ameublement.

Un seul ami manquait à cette fête : notre chien Diamant, mort depuis longtemps de vieillesse.

Alors je ne pus m'empêcher de dire, tant mon cœur débordait : « Heureux sont ceux qui n'ont jamais quitté



le toit de leurs pères et le sol de leurs ancêtres, qui n'ont jamais mangé le pain de l'étranger, ni connu les douleurs de l'exil. Heureux sont ceux qui peuvent toujours voir, le matin en se levant et le soir avant de se coucher, leurs montagnes devant eux, avec leurs grands sapins. Mais bienheureux encore ceux qui peuvent revenir au pays après avoir dû le fuir comme des malfaiteurs. »

Je dis, et Louise et moi nous nous embrassâmes. La voiture arrivait : nous sortîmes pour recevoir les enfants.

C'est ainsi que je revis le pays natal et la maison de mes pères.

Nos nobles, qui nous avaient tant persécutés, firent à cette époque bonne mine à mauvais jeu ; ils feignirent d'être contents du nouveau régime ; mais quand ce « cher » prince Berthier eut sombré avec l'Empire, on vit bien par leur empressement à redevenir Prussiens, le cas qu'il fallait faire de leurs beaux étalages.

Quant à nous, déjà alors nos regards se tournaient vers la Suisse, et c'est là que nous devions enfin trouver le bonheur par la liberté.

Si je ne t'ai pas ennuyé, ajouta mon grand-père en terminant ce récit, peut-être un jour te raconterai-je quelque autre chapitre de notre histoire nationale : tu verras que nous n'étions pas au bout de nos peines.

FIN.



## NOTE.

---

On trouve dans les documents, fort peu nombreux du reste, de la période qu'embrasse cette nouvelle, des divergences notables non-seulement d'appréciations, mais de faits et de dates. Ainsi, pour ce qui concerne les arbres de liberté, une gravure représente la danse de la carmagnole à la Chaux-de-Fonds comme se passant de nuit; d'autre part, il semblerait résulter de quelques témoignages que la scène s'est aussi passée de jour; c'est même ce que m'a affirmé un vieillard qui se souvient de cette époque. J'ai suivi cette dernière version.

Même divergence pour la foire du 23 mai, que quelques-uns placent aux Bois, d'autres à la Chaux-de-Fonds. Il y a en outre un certain nombre de faits qui m'ont été communiqués mais dont je n'ai pu contrôler l'exactitude et que par conséquent je n'ai pas voulu mentionner.

En général, les sources historiques sont de deux ordres, suivant qu'elles proviennent du gouvernement ou des patriotes. Je signalerai parmi les premières:

*Le Minutaire du Conseil d'Etat* de 1789 à 1793;

*L'Histoire de Neuchâtel*, par M. de Tribolet;

L'ouvrage intitulé: *De l'Intérêt politique de la Suisse relativement à la principauté de Neuchâtel*, par M. de Sandoz-Travers, 1790; et *Nous sommes bien, tenons-nous-y*, par le même, 1793;

Parmi les écrits des patriotes:

*L'Histoire du gouvernement de Neuchâtel* depuis 1707 à 1832, par Guinand;

Un petit écrit de 1793, par des patriotes modérés de la Chaux-de-Fonds, sorte de réfutation des bruits calomnieux



répandus contre eux à propos des arbres de liberté et du combat des Eplatures, et qui se trouve dans la collection de la Bibliothèque de la Chaux-de-Fonds. On se ferait une fausse idée des troubles de l'époque en ne lisant que les écrits officiels.

J'ai consulté pour des détails de second ordre d'autres documents dont l'énumération n'aurait aucun intérêt. Je tiens à dire que dans le doute je me suis abstenu ou que j'ai choisi la donnée qui me paraissait la plus conforme à la vérité, tout en cadrant le mieux avec le plan général de cette nouvelle.

Pour ce qui concerne des traits de mœurs, des usages et d'autres menus détails, j'ai essentiellement eu recours aux souvenirs de personnes âgées. C'est par cette voie que j'ai appris par exemple, que le lilas était déjà apprécié dans nos Montagnes, que le café était d'un usage assez fréquent, que les pommes de terre étaient cultivées, etc. Je tiens à signaler ces choses pour faire voir que j'ai évité de parler en l'air, et pour réfuter d'avance certaines critiques superficielles qui pourraient se produire.

On remarquera que j'ai introduit le moins possible de noms propres, surtout quand il s'est agi d'infliger des blâmes; l'occasion n'aurait pourtant pas manqué, mais j'ai cru devoir me borner à un jugement général sur les actes du gouvernement et de ses créatures, afin de ne pas éveiller trop de susceptibilités particulières.





